



BERNARD PEYROUS

# Vie de Marthe Robin



---

Éditions de l'Emmanuel / Éditions Foyer de Charité

# Table des matières

# Préface

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# **Chapitre XVI Les dernières années et la mort de Marthe (1979-1981)**

- I. – Un moment difficile pour les Foyers
  - 1. – Des éléments de faiblesse
  - 2. – Une recherche mal engagée de statuts canoniques
  - 3. – Essai d'explication
  
- II. – La mort de Marthe
  - 1. – L'affaiblissement progressif de Marthe
  - 2. – Le 6 février 1981

## **Chapitre XVII La vie continue**

- I. – Les obsèques de Marthe (12 février 1981)
- II. – Les pèlerins de la Plaine
- III. – Grâces et faveurs
  - 1. – Grâces d'ordre physique
  - 2. – Grâces d'ordre psychologique ou spirituel

# **Conclusion Marthe Robin, une spiritualité pour notre temps et pour demain**

- I. – Les angoisses et les désirs des hommes d'aujourd'hui
- II. – L'expérience spirituelle de Marthe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première partie  
L'ÉVEIL D'UNE ÂME

# Chapitre premier

## Un petit village de France

### (1902-1917)

L'histoire d'une personne est très liée à celle de ses origines. Marthe Robin n'échappe pas à la règle. Elle est la fille d'un petit village de France : Châteauneuf-de-Galaure.

## **I. – Châteauneuf-de-Galaure**

Marthe Robin est née en 1902 à Châteauneuf-de-Galaure, dans le centre-est de la France, ancienne province du Dauphiné, département de la Drôme, diocèse de Valence, à 70 kilomètres au sud de la grande ville de Lyon et à 46 kilomètres au nord de Valence, qui est la préfecture et le siège de l'évêché.

Châteauneuf est situé dans la vallée de la Galaure, une petite rivière qui est un affluent du Rhône, dans lequel elle se jette, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest. Le territoire de la commune s'étend sur deux terroirs : la vallée elle-même, fertile, plate, et des coteaux situés au-dessus. Quant au village lui-même, sa partie ancienne est située sur les pentes du coteau. Une partie plus récente s'est construite au bord de la route départementale qui court le long de la vallée. Il était autrefois dominé par un château qui lui a donné son nom : le château neuf, lequel a appartenu au cours de l'histoire à la famille de Moirans puis à celle de Montchenu. Il était alors en mauvais état ; il ne subsistait qu'une partie du corps de logis et des écuries. Outre l'agglomération principale qui comptait à l'époque 676 habitants, Châteauneuf comprenait deux

agglomérations séparées : Saint-Bonnet-de-Galaure, qui avait 539 habitants et Treigneux, avec 137 habitants. Par la suite, Saint-Bonnet est devenu une commune autonome. Ces trois ensembles : Châteauneuf, Saint-Bonnet et Treigneux étaient, au début du XX<sup>e</sup> siècle, trois paroisses différentes. Châteauneuf est alors une commune rurale, la plupart des habitants vivent de la terre, à l'exception de quelques artisans. On est en plein dans la France profonde d'avant la guerre de 1914, dans un monde au rythme lent, lié au sol, où l'on travaille dur pour vivre, sans pouvoir compter sur l'aide de l'État pour subsister en cas de besoin. C'est une société où les repères sont bien établis : chacun sait qui il est et ce qu'il doit faire. On ne remet pas en cause la morale, l'amour du travail, l'amour de la patrie. La plupart des habitants s'attendent à se marier sur place et à reprendre la ferme familiale. Nous verrons cependant que le monde a déjà commencé à changer.

Sur les coteaux, au-dessus de la vallée, on trouve plusieurs hameaux rassemblant quelques maisons. Au lieu-dit la Plaine (ce qui signifie en fait : le plateau), l'un de ces hameaux se nomme les Moïlles. Il comprend trois fermes : la ferme Achard et deux autres très proches l'une de l'autre, occupées alors par des cousins : les deux familles Robin. Ceux-ci ont en commun, sous le même toit, leurs bâtiments agricoles. Le puits est également commun. Aux Moïlles, on se sent assez loin du village situé en contrebas, à deux kilomètres. Le paysage est complètement différent. On n'est plus du tout dans la vallée. Sur le coteau, la vue est immense quand le ciel est dégagé. À l'est, on voit les montagnes du Jura, celles des Alpes avec le mont Blanc, point culminant de l'Europe (4 807 m), le massif de la Chartreuse, au-dessus de Grenoble, le Royans et le Vercors. À l'ouest, au-delà du Rhône, on aperçoit les monts du Vivarais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

difficilement jusqu'à la gare. Aussi son père l'y descend-il, quand il en a la possibilité, en carriole.

En octobre 1923, elle fait une cure de bains résineux à Saint-Péray, en Ardèche. Elle décrit avec humour à sa nièce la manière dont on la fait transpirer : « On nous enfourne bien au frais... et on doit rester là, une demi-heure, bien sage, transformé en fontaine. Tu vois, ma chérie, ce n'est pas le rêve, mais quand c'est pour guérir, le mal est bien plus affreux. » Elle lui écrit un peu plus tard : « Je te dirai que j'ai pris aujourd'hui ma huitième cuite, je pense que je serai bientôt à point. » Elle est proche de sa famille et, attendant le mariage de sa sœur Alice, elle écrit à son oncle : « Ce jour-là nous irons danser, oncle, je vous retiens, ne l'oubliez pas, mettez-vous-le bien dans la tête. » Elle a donc une espérance de guérison pour l'avenir, et même pour un avenir proche.

Malheureusement, ces espoirs ne se réalisent pas. Gisèle Boutteville, qui fait sa connaissance en 1924, dit en 1926 : « Quel changement en elle... elle avait été très malade, paralysée partiellement même, je crois, et c'est dans son fauteuil placé derrière la fenêtre de la cuisine, les volets à demi fermés déjà, craignant la lumière... » Son neveu Raymond Gaillard disait de son côté : « Son père, M. Robin, la portait pour s'y asseoir [sur le fauteuil]. Marthe lisait, cousait, brodait. Il fallait l'aider à se lever et à marcher au prix de souffrances inouïes pour aller s'asseoir devant l'horloge pour prendre les repas à table. » Raymond Gaillard, à cette vue, « en avait l'appétit coupé ». En juin 1926, elle écrit : « Je suis de plus en plus patraque. » Elle continue cependant à broder. En septembre 1926, elle dit : « Du travail de couture, plus je pourrai en faire, mieux cela vaudra pour moi et pour les miens ; et aussi pour mon état moral car le courage est souvent bien au fin <sup>2</sup> ... j'ai travaillé et je travaille

un peu malgré que mes mains voudraient souvent bien trembler. » En mars 1927, elle dit : « Ma santé est toujours précaire, ma tête toujours si douloureuse me chagrine beaucoup. » En juillet 1927, écrivant au pharmacien de Saint-Vallier, elle décrit la situation de manière plus précise : « Dans votre dernière lettre, Monsieur, vous me demandez où en est ma santé ; je vous dirai toujours la même. Je me lève (ou plutôt l'on me lève) chaque jour vers les dix ou onze heures où l'on me met dans mon fauteuil d'où je ne bouge plus jusqu'à l'heure du coucher qui ne se fait pas sans larme malgré mon assiduité aux comprimés ou cachets. Mes nuits sont en général mauvaises, plus il fait chaud plus je souffre, je crois, quoique cet hiver a été rude pour moi, ayant eu une très longue et douloureuse crise de rhumatisme générale qui m'a tenue très longtemps sans pouvoir bouger de mon lit. »

En octobre 1927, une nouvelle crise survient, caractérisée par des douleurs très vives dans l'estomac et une hémorragie digestive. Le docteur diagnostique une tumeur probable. Très vite il semble qu'il n'y ait plus rien à faire. On donne de nouveau à Marthe le sacrement des malades, elle entre en agonie, et demeure dans une sorte de coma trois semaines durant, sans pouvoir rien absorber. Cependant, une fois encore, elle émerge de la crise.

Mais elle a été très touchée. Elle ne récupère pas vraiment. À partir de mai 1928, elle ne se relèvera pas. La paralysie des membres inférieurs ne reculera plus. Les jambes se replient progressivement sous elle. Elle souffre en permanence. On lui donne les calmants que l'on peut : on lui prescrit des suppositoires à la morphine et à la belladone, on lui fait prendre de l'eau chloroformée : « Tout cela diminuait les souffrances, qui pourtant étaient terribles », écrit-elle. « Je souffre encore

presque constamment et ne trouve du bien que dans les calmants en vidant des tubes [d'aspirine]. » Elle est malmenée par les rhumatismes et par des maux d'estomac, si bien qu'elle en pousse parfois des cris de douleur. Elle se force à manger un peu malgré de fréquents vomissements. Elle a des maux de tête, en dépit de la demi-obscurité de la chambre.

## **2. – Une interprétation médicale**

Il est toujours difficile de porter un diagnostic sur un malade que l'on ne peut pas examiner. Cependant, si l'on rassemble les documents divers témoignant de la maladie de Marthe, on s'aperçoit que ceux-ci sont assez consistants et s'étendent sur une longue période. Du reste, il a été procédé en 1942 à un examen de Marthe par deux médecins de Lyon, et cet examen a été fait avec les méthodes les plus sérieuses que l'on connaissait à l'époque. Il apporte donc des informations utiles que l'on peut contrôler avec les autres sources.

Il semble donc que l'on puisse dire quelque chose de la maladie de Marthe Robin. D'abord, il ne faudrait pas la ramener à des phénomènes mystiques, ce qui établirait une confusion complète et rendrait incompréhensible son itinéraire. Les phénomènes mystiques, on le verra plus loin, se sont produits chez une personne malade, mais ils ne « remplacent pas » la maladie. Marthe Robin, par exemple, n'a pas eu une extase de vingt-sept mois, comme cela a été dit parfois. Elle a bel et bien été malade durant cette période, avec des phases de léthargie. Il est essentiel, d'ores et déjà, de bien établir et séparer les plans.

Sans entrer dans le vocabulaire médical et les discussions de spécialistes, il apparaît que Marthe Robin a été atteinte d'une encéphalite, probablement sous la forme de la maladie de Von

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en août 1925. M. l'abbé Faure lui a procuré une place dans le pèlerinage à Lourdes qu'organise l'Hospitalité diocésaine. Vu la réputation de Lourdes, un tel voyage c'est se donner une chance de guérir miraculeusement. Plus profondément encore, c'est aller dans un lieu qui a été béni par la présence de la Vierge Marie. Pour une âme attachée à Marie, c'est aller vers des moments de bonheur. Or Marthe cède sa place à Marie-Louise Costet, du village voisin de Saint-Martin-d'Août. Le curé, qui ne comprend pas, prend fort mal la chose. Une autre proposition de voyage à Lourdes faite le 24 septembre 1928 par Jean Signé, fiancé de Gisèle Boutteville, n'aura pas de suite. Marthe veut rester à son poste, dans sa ferme.

### **3. – Les combats de Marthe Robin et l'acte d'abandon de 1925**

La partie, cependant, n'est pas jouée. Une part de Marthe adhère, mais une autre part d'elle-même refuse. D'abord, la maladie progresse. Tout l'organisme réagit avec angoisse et fatigue. Cette fatigue et cette angoisse ne peuvent pas ne pas se communiquer au niveau spirituel. On en a la trace dans ses lettres de 1926 et 1927 à Mme Delatour : « La vie n'est qu'un noir cauchemar pour qui souffre » ; « Que vous dire de moi et sur moi, vie toujours pareille, grise et monotone, apportant bien plus de tristesses que de joies ; mais je crois que plus rien ne m'atteint maintenant, je vois bien que je suis destinée à boire tous les calices amers et à longs traits » ; « Ô amie bien chère, quelle horrible existence nous avons toutes par la terrible maladie qu'est le rhumatisme ; enfin ayons courage, nous pouvons espérer aller tout droit au Ciel ayant fait notre purgatoire sur la terre. » C'est là un langage de résignation

extrêmement douloureuse plus que d'offrande décidée.

Le 15 octobre 1925, Marthe a lu sur une image un acte d'abandon du Père de Bouchaud. C'est l'année de la proclamation de la sainteté de Thérèse de l'Enfant-Jésus<sup>6</sup> et le jour de la fête de sainte Thérèse d'Avila. Elle choisit ce moment pour écrire son acte d'abandon à l'amour et à la volonté de Dieu. Depuis sept ans, sa maladie n'a cessé de progresser. Depuis sept ans Marthe est affrontée au problème de la souffrance qui touche son corps et son âme. Sur ce chemin de souffrance, nous l'avons vu, Marie l'accompagne maternellement, lui donnant des signes de sa présence et de sa tendresse : « On n'implore jamais Marie en vain, j'ai la ferme confiance qu'elle m'exaucera, car je crois que nous n'avons plus d'autres espoirs que de nous tourner vers la divine Providence qui n'abandonne jamais personne. » Ayant eu dans ses mains l'acte d'abandon, Marthe, en le lisant, trouve écrit le désir qui est inscrit en elle : la volonté d'abandonner sa vie à celui qu'elle aime et qui l'aime. Marthe le réécrit en ajoutant des développements personnels qui expriment déjà une expérience d'âme qui s'abandonne filialement à la volonté d'amour du Seigneur : « Je dois devenir un autre lui-même, un autre Jésus. Donc : abandon, abandon à l'amour, abandon plein d'amour, tout entière à Jésus. » Cet acte d'abandon est à renouveler chaque jour. Elle pourra dire à son curé quelques années après : « Mon Père, soyez content, je suis pleinement abandonnée entre les mains de Dieu. »

Elle aime de plus en plus l'Eucharistie : « J'ai communié il n'y a pas longtemps avec beaucoup de ferveur, j'ai été bien contente et en suis ressortie plus courageuse, plus vaillante ; j'ai été bien contente, je vous assure, qu'il a été doux à mon cœur le baiser de Jésus et vous pensez si j'ai profité de cette présence pour demander du meilleur de moi-même pour ceux que j'aime

avec tant d'amour les grâces que je désire pour eux. »

## 4. – Le contact avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

La poussée de maladie d'octobre 1927, durant laquelle on la croit de nouveau perdue, est l'occasion d'un pas supplémentaire. Elle a atteint une extrémité. Elle est persuadée qu'elle n'ira pas plus loin, elle se prépare à partir. Elle en est heureuse, car c'est la fin de ce combat si terrible et de ces souffrances. Or, comme on le voit parfois chez des mourants, elle revient vers la vie. Au sortir du coma, elle confie à sa famille que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a visitée plusieurs fois et lui a parlé de sa vocation. Elle lui a confié qu'elle ne mourrait pas encore, qu'elle vivrait, et prolongerait sa mission dans le monde entier. Plus tard, elle ajoutera en riant : « Oh la coquine, elle m'a tout laissé. » En 1931, elle dira : « Je parle souvent d'elle. Elle est pour moi une “grande sœur” si intime dont la doctrine toute d'amour fut si bienfaisante pour mon âme, à l'époque des grandes ténèbres et de la non moins grande solitude où je me trouvais. Sa vie, *Histoire d'une âme*, ouverte quelquefois au hasard me donnait des solutions pleines de lumière et d'à propos. » Elle dira encore : « Dire que je l'aime tant et que c'est pourtant elle qui m'a fermé les portes du Ciel. J'étais heureuse... prête à partir. »

Quand quelqu'un qui a été aux portes de la mort revient à la vie, il est souvent beaucoup plus disponible qu'auparavant à faire les choses essentielles. La vie s'est simplifiée, les choses fondamentales sont apparues. Il sait aussi que le temps qui lui est donné maintenant est un cadeau de Dieu pour lui et pour les autres. Il veut l'employer au maximum pour ce qui le fait vivre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ô croix ! Croix de mon Sauveur, croix que j'aime et bénis, doux trésor de mon âme, c'est par vous que je veux vivre et mourir, car en vous, en vous seul est ma voie, mon espérance et ma joie pour le temps de mon triste pèlerinage... Ô mon doux Jésus ! Là j'unis mes douleurs à vos douleurs, mes angoisses aux vôtres ; c'est là que j'attends le dernier trait de feu qui, en délivrant mon âme de sa prison de la terre, m'unira pour jamais à celui que mon cœur désire.

Notons d'abord que le discours est renversé par rapport à la période précédente. Il est traversé d'une certaine espérance. Cependant, il demeure sans illusions. La vie sur la terre restera douloureuse, souffrante et angoissante. Mais ces douleurs peuvent désormais être acceptées :

Faites, ô Maître adoré, que je meure entièrement au monde et à moi-même. J'accepte avec amour et avec une toujours plus grande joie, les afflictions, les peines, les consolations, les souffrances, les sécheresses, les abandons, les trahisons, les mépris... Je les aime puisqu'elles me viennent de vous, qu'elles m'unissent à vous et me rendent un peu semblable à vous, ô mon divin rédempteur.

Cette acceptation est possible car elle détermine une fécondité, non humaine, mais spirituelle :

Que sortira-t-il de ma petite misère, de mes épreuves chrétiennement, amoureusement supportées ? Il peut en sortir sûrement pour moi des grâces exceptionnelles de vertu et de sainteté, pour les êtres qui me sont si chers, des grâces éclatantes de conversion, et peut-être pour beaucoup, beaucoup d'autres âmes, des grâces merveilleuses de salut.

C'est peut-être par les épreuves qui semblent le plus m'anéantir, me réduire à l'incapacité que s'accomplira la réalisation de mes plus ardents désirs, de mes plus ferventes prières, de mes plus suppliantes demandes.

Aussi, maintenant, Marthe peut-elle dire qu'elle est heureuse, et elle ne s'en prive pas. L'amour est devenu plus fort que la souffrance, et il s'étend dans tout son être : « Ô Jésus, Jésus, je vous aime ! Je suis heureuse dans toutes mes

souffrances. »

## 2. – L'importance de l'Eucharistie

Quel est le « lieu » où le Christ se donne davantage aux hommes, où l'on est sûr de toujours le rencontrer ? C'est l'Eucharistie. Jésus, réellement présent, prend possession du cœur des hommes qui l'aiment et communient à lui. Marthe vit désormais intensément la communion à l'hostie que le Père Faure lui porte chaque semaine :

Je sens bien tout ce que Jésus me donne en se donnant à moi. Je suis palpitante et toute saisie de respect et d'amour, me demandant ce que j'apporterai et donnerai, moi pauvre petite indigente, à ce Dieu qui me comble de grâces, de bonté et de miséricorde, à ce Dieu plein d'amour qui en [se] donnant à moi dépose en mon cœur le sceau des élus.

Au moment de la communion se produisent désormais des phénomènes mystiques assez fréquents : « Les jours de communion sont des jours de joie indicible, lumières éblouissantes, ravissements, union de l'âme s'envolant vers le ciel. Oh ! que c'est beau ! » confie-t-elle au Père Faure. Le terme le plus important ici, est le mot « union ». Une autre fois, le 9 juin 1930, elle écrit : « Dès la présence réelle de Jésus-Hostie dans mon cœur, mon âme fut accablée sous l'excès du bonheur et de la joie. La fusion de mon âme en Dieu fut si entière, si ineffable, que je fus immédiatement absorbée dans un océan de délices et j'entrai ainsi dans la jouissance et dans un ravissement très élevé. » Ailleurs, elle écrit encore : « Le divin maître s'empare de tout et absorbe tout, il n'y a plus rien qui ne soit à lui seul. Seul le Tout-Puissant peut donner ce bonheur à mon âme, seul il peut la contempler pleinement. »

Au cours de ces « rencontres », Dieu touche peu à peu toutes

les zones de l'être de Marthe : son corps, sa sensibilité, son intelligence, son « moi » profond. La « géographie » de la grâce se met en place peu à peu. Elle découvre les Trois Personnes divines comme unies et cependant distinctes entre elles, ainsi qu'un grand nombre de saints en ont fait l'expérience dans l'histoire de l'Église :

Ce Dieu d'amour daigna me révéler le mystère de la Trinité et chacune des Trois Personnes divines parlèrent à mon âme séparément. La Première Personne me dit : « Tu es mon enfant bénie. » La Seconde Personne qui est mon Sauveur bien-aimé me dit : « Tu es mienne pour le temps et pour l'éternité. » La Troisième me dit : « Moi je suis l'Amour qui te brûle et te fait surabonder au sein de tes épreuves. »

Ainsi l'Eucharistie n'est pas seulement un « lieu » d'union, mais aussi d'enseignement. Marthe commence à s'orienter à l'intérieur de ce monde de Dieu et à repérer les divers phénomènes qui peuvent s'y produire. Elle n'a garde de les confondre. Ainsi, elle fait bien la différence entre une prise de l'âme par Dieu qui peut être comme une extase, une sortie de soi-même, et une vision, qui est un phénomène d'un tout autre ordre : « Dans cette communion la division<sup>9</sup> fut très intense mais très courte, je crois ; mon âme fut soudainement enlevée avec un amour qui n'appartient qu'à Dieu et qui ne peut être compris qu'en lui... mais je n'eus pas de vision. »

### **3. – La présence de Dieu comme Père**

La « rencontre » avec Dieu commence d'ordinaire par le contact avec le Christ ; mais normalement, tôt ou tard, se produit aussi une « rencontre » avec le Père. Nous avons vu que les Trois Personnes de la Trinité avaient commencé à se manifester à Marthe. Après le Fils, le Père va donc se donner peu à peu à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1930 où elle compare les visions intellectuelles et les visions imaginatives.

Dans cette période, Marthe Robin a été visitée par un illustre jésuite, le Père Albert Valensin, une des têtes pensantes de la Compagnie en France. En 1936, il dira d'elle à l'abbé Finet : « Oh, Marthe Robin, je la connais : j'ai été amené par Mgr Pic auprès d'elle, il n'y a pas très longtemps. Je suis resté trois heures avec elle. » Il la comparera à sainte Catherine de Sienne.

Par contre, les relations avec le Père Marie-Bernard n'ont pas continué au-delà de 1930. Le religieux, à un moment donné, a pris peur. Cela n'est pas rare chez ceux qui sont en contact avec des mystiques. Il a donc demandé avis à un spécialiste des problèmes spirituels, Mgr Saudreau, aumônier des Sœurs du Bon Pasteur d'Angers, auteur de remarquables ouvrages sur le sujet. Mgr Saudreau, peu informé par le Père Marie-Bernard, a proposé une sorte de test que le Père Marie-Bernard a accompli avec ce qu'il faut bien appeler une certaine naïveté : il a demandé à Marthe de se faire photographier et de lui donner une photo. Comme Marthe lui a donné celle qu'il estimait la moins laide, il a pensé qu'elle était possédée par l'orgueil ! Jugeant le test concluant, il a émis sur Marthe un jugement aussi catégoriquement négatif qu'il avait été positif un peu auparavant<sup>11</sup>. Cela a provoqué aussi la rupture avec la très généreuse Mme du Baÿ, qui connaissait le capucin, et l'a suivi. Heureusement, ni l'abbé Faure, ni les abbés Perrier et Betton n'ont été ébranlés. Par contre, Marthe a énormément souffert de cette situation, spécialement en octobre et novembre 1930 : « Mon âme est plongée dans l'amertume », « Mon âme est tout entière noyée dans la douleur. » En effet, la rupture avait été accompagnée de rencontres et de correspondances accusatrices.

Or Marthe Robin a d'autant plus besoin d'être soutenue

qu'elle est entrée maintenant dans une nouvelle phase de sa vie mystique : comme un certain nombre de saints personnages dans l'histoire de l'Église, elle revit la Passion du Christ tous les vendredis.

### **III. – Les phénomènes mystiques**

#### **1. – Les stigmates**

Au début du mois d'octobre 1930, selon le témoignage du Père de Mallmann, Marthe reçoit les stigmates. Elle demande que ceux-ci ne soient pas apparents. Il y a donc d'abord chez elle une stigmatisation intérieure. Ce n'est que plus tard que le phénomène devient visible.

En effet, dans ces années 1930, Gisèle Signé, l'amie de Marthe, lui rend visite à la Plaine : « Un jour, après avoir quitté Marthe et dit au revoir, je pars. J'étais dans la cour. Mme Robin m'appelle : "Dites, petite." Je me retourne. "Je voudrais bien vous dire quelque chose. Je suis bien ennuyée pour ma petite, elle saigne." Elle m'a fait signe : le cœur, la figure (front, yeux). J'ai pensé tout de suite : "Mais c'est les stigmates. – Mais qu'est-ce que c'est les stigmates ?" Elle a cru que c'était une maladie. Elle me dit : "Regardez ce linge." Il était tout maculé de sang. Maman Robin : "Ce linge, je l'ai lavé, je l'ai fait bouillir, je l'ai passé à la Javel, et ça ne s'en va pas. Qu'est-ce que c'est ? – Maman Robin, il ne faut pas garder ça pour vous. Il faut que Marthe en parle à M. le curé." Elle m'a répondu : "Marthe ne veut pas que je le dise, ne lui en parlez pas." »

Ce témoignage est certainement la plus ancienne trace de la stigmatisation visible de Marthe. La description la plus précise

du phénomène est due à Marthe elle-même. En 1942, elle subit un examen médical et fut amenée à s'expliquer sur les plaies inhabituelles constatées par les médecins. Voici comment ceux-ci rapportèrent les propos de Marthe : « En 1931, fin octobre, début novembre, Mlle Robin commença le vendredi à souffrir la Passion, phénomène qui s'est toujours répété depuis, chaque semaine <sup>12</sup>. En même temps apparurent sur le dos des mains et des pieds des stigmates. Ils se présentèrent d'abord comme des ecchymoses bleu rougeâtre, douloureuses, et persistèrent sous cette forme pendant deux ans. Puis, sur les mains, sur les pieds et au côté gauche, tout près de la ligne médiane, s'y substituèrent des plaies douloureuses qui restaient "écorchées" sans hémorragies, sans croûtes. Ces plaies saignaient le vendredi, mais seulement le vendredi, et elles disparurent au bout de six mois. Les stigmates prirent alors un autre caractère. Du sang apparaissait, le vendredi seulement, mais sans plaies et surtout sans stigmates permanents. En 1934, 1935 et 1936 il arriva plusieurs fois que la Passion ne fut pas sanglante : en 1936, notamment, les stigmates n'apparurent pas pendant deux mois. »

Nous avons sans doute une description de ce qui s'est passé par Marthe elle-même, dans un texte du 14 novembre 1931 <sup>13</sup> : « Je vis aussitôt mon lit transformé en une grande croix épineuse, transformation qui s'est faite déjà bien des fois et s'opère chaque fois plus torturante parce qu'avec toujours plus d'amour... "C'est là maintenant que je te veux", dit aussitôt une voix intérieure. Le changement fut soudain. La véhémence de la souffrance était telle qu'elle occasionnait de très pénibles tremblements, tous mes membres tremblaient et je sentais que le cœur brûlait. » Plus tard, Jean Guitton l'interrogera : « Mais, lui dis-je, on dit que les stigmates sont à la fois très joyeux et très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« œuvre » à cause de sa longueur et du soin qu'il a nécessité.

Que trouve-t-on dans ces écrits ? L'expression de la vie de Marthe. Elle dit ce qu'elle éprouve, elle manifeste ses sentiments, ses désirs, son amour pour Dieu. Ce n'est pas une œuvre spéculative, il n'y a pas le désir de faire des livres qui serviront ensuite à l'Église : « Je ne relate les choses que pour mon père spirituel et sais qu'il saura garder mon cher et grand secret. Écrire pour lui, écrire pour obéir, c'est prier encore » (16 février 1932). Parfois, ce travail lui coûte, car elle a du mal à se livrer : « J'ai de plus en plus de dégoût des écritures. Révéler les faveurs célestes, faire connaître les grâces de plus en plus nombreuses que me fait notre grand Dieu d'amour, m'est la plus douloureuse épreuve... Pourtant je dois tout faire connaître au père de mon âme » (23 février 1932).

L'abbé Faure est l'un des secrétaires de Marthe. « Je n'ai jamais tant écrit de ma vie », dira-t-il. Jeanne Bonneton en est une autre. Elle écrit sur de petites feuilles volantes qu'elle descend ensuite à M. le curé. Cela explique d'une part la présence de feuilles isolées, d'autre part la présence des mêmes textes en plusieurs endroits : ils ont été recopiés après un premier jet. Et non seulement recopiés, mais parfois aussi retravaillés, car Marthe Robin cherche le mot juste. L'acte d'abandon, par exemple, sera ainsi repensé et enrichi.

Pour cela, Marthe Robin a énormément utilisé les lectures qu'elle avait faites. Elle connaissait une partie des textes par cœur. Elle en a inséré des passages dans ses propres écrits. C'est un procédé classique de composition : le *Magnificat*, le *Benedictus* sont tissés de citations de l'Ancien Testament qui reviennent spontanément à la mémoire de Marie et de Zacharie. Saint Bernard cite sans cesse l'Écriture sainte qui constitue souvent la trame de ses sermons. Le curé d'Ars a inséré dans les

siens des parties entières des auteurs dont il avait totalement assimilé la pensée. Cela n'empêche pas l'originalité de sa pensée. Nous trouvons donc chez Marthe plusieurs types d'écrits : certains sont totalement d'elle. D'autres sont une composition de textes qui lui sont propres mêlés à des emprunts. C'est le cas de la Passion, par exemple, qui est très inspirée de Catherine Emmerich. Or Simone Ladret témoigne qu'en 1941 Marthe lui a dicté la Préparation de la Pâque. Marthe n'avait pas de livres sous les yeux. Ce qu'elle dictait venait d'elle et les emprunts étaient sus par cœur. Dans ces textes mêlés, si on regarde de près, on s'aperçoit que la part de composition personnelle de Marthe demeure souvent globalement importante. C'est une œuvre à plusieurs, si l'on veut, mais Marthe en demeure le chef d'orchestre. Elle emprunte à Catherine Emmerich une trame narrative, la complète, la corrige, inverse certains éléments, prend des distances à l'égard de l'archéologie si importante chez sa devancière, et quitte le cadre d'une représentation de type liturgique juif pour présenter les mêmes actions dans le cadre de la liturgie chrétienne. Marthe procède alors un peu comme les prophètes de l'Ancien Testament qui utilisent des écrits antérieurs, mais les respectent scrupuleusement jusqu'à l'appropriation de la vision. Elle a ainsi un procédé de composition du type du « mémorial », si caractéristique de la rédaction biblique.

Par contre, une question plus aiguë est celle de passages, par exemple dans des lettres ou dans les carnets, où Marthe emprunte des textes d'autres auteurs en s'attribuant les états qu'ils décrivent. Y a-t-il mensonge ou falsification ? Pour mentir, il faut d'abord en avoir l'intention. À qui Marthe mentirait-elle ? Ses écrits ne sont que pour le Père Faure. Il peut vérifier les citations faites par Marthe dans ces livres qui

viennent de son propre presbytère. Ces livres sont d'ailleurs conservés au Foyer jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a pas volonté de dissimuler les sources. Marthe ne souhaite que le secret sur ce qu'elle vit et se montre indisposée quand on soupçonne quelque chose de ses états intérieurs. Toute sa vie, elle réagira de la même manière. Ce n'est pas un auteur qui chercherait le succès : c'est même le contraire. Mais c'est une femme qui a alors absolument besoin de s'exprimer. En fait, comme nous l'avons dit plus haut, il y a parfois un phénomène d'identification indispensable pour Marthe. Elle vit des choses qu'elle ne saurait dire, elle qui n'a aucune instruction et le sait parfaitement. Le 10 février 1930, elle écrit ainsi dans son *Cahier* : « Comment m'y prendre, comment savoir dire toutes ces choses qui dépassent l'être de tellement haut. Rien ne se présente à mon esprit me permettant de donner la plus petite ressemblance sur ce qui se passe au-dedans de moi. » D'autres ont trouvé les mots, ils ont dit les choses mieux qu'elle ne saurait le faire, elle se coule dans ces mots.

Il n'est pas ici opportun de parler de « droits d'auteur » : c'est une catégorie qui était tout à fait étrangère à Marthe. Sa sincérité n'est pas en cause. Une graphologue écrit à son sujet : « Les très nombreux écrits que nous avons examinés parlent de ce cheminement lent et sûr, des angoisses ressenties. La franchise est totale ; rien n'est fabriqué pour tromper, mais tout est intériorisé, sauf le chant qui s'écoule pour dire et redire la passion vécue et l'intensité de l'attachement au mystère. Claire et limpide, l'écriture est le reflet de l'âme. » Et le docteur Cuvelier, neuropsychiatre et spécialiste en littérature mystique écrit de son côté : « Marthe Robin passe de la mémorisation à la mémoration, c'est-à-dire que, par le biais de la maladie, elle incorpore à sa personnalité des souvenirs acceptés comme réalité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Charité. » « Je pense toujours au Foyer. » Elle reconnaît que l'idée est venue de Mlle Blanck : « Je comprends de plus en plus que c'est chez vous où l'idée est née, qu'il [le Foyer] doit commencer à vivre. » Elle lui conseille de ne pas commencer seule, de former au moins une personne, elle pense pouvoir lui trouver des collaborateurs. Elle l'encourage dans des périodes de découragement. Elle la pousse à commencer à Châteauneuf : « J'ai parlé à M. le curé du Foyer de Charité et je crois qu'il serait heureux s'il naissait un jour dans sa paroisse. »

Ce qui frappe, dans cette correspondance, c'est d'abord la manière dont Marthe se met en arrière-plan. Comment elle, une petite paysanne grabataire, pourrait-elle d'ailleurs fonder quelque chose ? Une dame de Lyon, cultivée, connue, sera sans doute bien plus à même d'y parvenir. Un second élément c'est que le Père Faure, visiblement, n'est pas totalement « en connexion » avec Marthe. Ils ne se sont pas engagés ensemble dans le projet. Leur affection est réelle, mais il n'a pas la carrure d'un fondateur. Un troisième élément est le bon sens et l'autorité de Marthe dès qu'il s'agit des personnes. Elle voit ce que chacun est capable de faire, elle a un grand sens des possibilités. Même si elle ne se sent pas fondatrice, elle en manifeste déjà les capacités.

## **2. – Le projet se précise**

Quand, quelque temps après, le 10 février 1936, Marthe Robin rencontre l'abbé Georges Finet, sa pensée a considérablement évolué. Elle s'est détachée de Mlle Blanck et a accepté enfin d'entrer complètement dans le projet de Dieu sur elle et sur Châteauneuf. Nous ne savons pas comment cela s'est opéré. Le « texte fondateur » des Foyers a en effet été retravaillé

par Marthe et le Père Finet pour arriver en 1941-1942 à sa version définitive. Dans cette dernière, le rôle du prêtre qui aidera Marthe est précisé, ainsi que la forme que prendra l'Œuvre : ce sera un lieu d'enseignement où une communauté entourera le prédicateur. Celui-ci sera le directeur spirituel de Marthe. La prière et l'offrande de tous seront comme le « moteur invisible » de l'Œuvre :

Œuvre à laquelle je devais spécialement travailler et me donner suivant son commandement et ses conseils divins sous la direction du prêtre que de tout temps il avait choisi et élu dans son Cœur pour son édification et auquel il donnerait un jour des collaborateurs fidèles et dévoués pour l'aider à absoudre, à instruire et à nourrir les âmes et les conduire à son amour. Collaborateurs que son prêtre aurait à choisir lui-même dans la lumière et sous l'inspiration de l'Esprit Saint qu'il lui prodiguerait en surabondance s'il était docile à ses ordres et avec lesquels il vivrait dans la plus fraternelle et la plus parfaite harmonie. Il me dit que le prêtre dont il me parlait était celui qui serait chargé de me conduire et de me guider selon ses vues éternelles en moi ; ajoutant qu'il me le ferait connaître à son heure pour lui faire savoir sa souveraine volonté pour l'Œuvre et l'immensité de ses desseins d'amour sur lui et sur moi...

\*

Marthe Robin, au début de 1936, a enfin reçu le projet de Dieu et elle a accepté le rôle qu'elle doit y jouer. Elle sait que ce projet ne pourra s'exécuter que grâce à un prêtre envoyé par Dieu. Elle l'attend donc. L'attente ne sera pas longue.

# Chapitre VI

## Rencontre décisive

### (1936)

La fondation des Foyers de Charité est l'œuvre commune de Marthe Robin et du Père Finet. Même si Marthe a été à l'initiative de tout, rien ne se serait fait sans l'engagement sans failles de l'abbé Finet en faveur de l'Œuvre. Aussi la rencontre de ces deux personnalités, en 1936, constitue-t-elle un événement décisif. Comment les choses se sont-elles déroulées ?

## **I. – Les circonstances de la rencontre de Marthe et du Père Finet**

Marthe Robin désirait placer l'école de Châteauneuf sous le patronage de la Vierge Marie. Pour cela, elle voulait qu'on y installe un tableau significatif. En effet, elle n'acceptait pas n'importe quoi : elle désirait que la peinture représente Marie Médiatrice de toutes les grâces. Notons qu'il n'est pas exigé d'un catholique qu'il croie que Marie est médiatrice de toutes les grâces. Ce n'est pas un dogme. Mais Marthe a une familiarité particulière avec Marie. Elle sait quelle est l'étendue de sa mission auprès des hommes. Elle est certaine que cette mission est universelle et que Marie est la collaboratrice du Christ dans l'œuvre de salut de l'humanité : une maman ne s'occupe-t-elle pas de tous les besoins de ses enfants ? Aussi, en demandant un tel tableau, Marthe prend-elle, dans le cadre de la dévotion mariale, une position personnelle affirmée. Encore faut-il trouver un tel tableau. Ce n'est pas si facile. Nous sommes à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du diocèse de Lyon qui s'étend alors sur deux départements : le Rhône et la Loire. Il ne gère pas moins de 800 écoles libres qu'il faut faire vivre et pour lesquelles il faut recruter des enseignants. L'enseignement libre est alors un moyen d'évangélisation prioritaire pour l'Église. Aussi le poste est-il important, même s'il est déconcertant *a priori* pour un prêtre aussi apostolique. L'abbé Finet s'entend très bien avec son supérieur, le chanoine Bornet, futur évêque de Saint-Étienne, homme de cœur en qui il a grande confiance. C'est pour lui une excellente formation.

Il n'abdique pas son cœur d'apôtre. Il est frappé par la manière peu satisfaisante dont la foi est présentée aux enfants. En 1936, il écrit un programme pour la préparation de la communion solennelle. « Il me semble, écrit-il, qu'une erreur se glisse souvent dans l'enseignement du catéchisme. On insiste très peu sur le Christ. » Or, si on ne « rencontre » pas le Christ, on peut avoir une religion intellectuelle, mais pas une foi vivante. En 1948 il publie avec l'abbé Babolat un manuel de *Doctrine catholique*. Curé de Montréal, dans l'Ain, de 1919 à 1964, l'abbé Babolat en a fait un laboratoire d'évangélisation. Depuis la retraite de 1925, il est toujours demeuré en relation avec l'abbé Finet qu'il accompagne spirituellement, avec le Père Valensin. Préoccupé lui aussi par la mauvaise méthode des catéchismes, il veut donner une doctrine de vie. L'abbé Finet partage la même préoccupation, qui se traduit par ce catéchisme novateur. C'est encore une expérience qui servira plus tard pour les retraites fondamentales en Foyer.

Bien qu'il ait peu de temps, l'abbé Finet demeure très proche des siens. La famille s'agrandit par des mariages. L'abbé Finet sera très lié en particulier à un de ses beaux-frères, le docteur André Ricard, chirurgien, avec qui il prendra régulièrement ses vacances, et à Robert Birot, beau-frère de son

frère Robert, homme d'affaires averti, qui l'aidera plus tard à Châteauneuf.

## **4. – L'ami de la Vierge Marie**

Nous serions incomplet si nous ne mentionnions pas ici une autre dimension de l'abbé Finet, qui est même une dimension essentielle : son amour de la Vierge Marie. L'abbé Finet est un ami de la Vierge, l'on pourrait même dire un apôtre de Marie tant il a à cœur le désir de la faire connaître, aimer et prier.

L'abbé Finet a rencontré au Séminaire français de Rome, nous l'avons vu, la spiritualité mariale de saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Il a alors compris que, si l'on veut avancer dans la vie spirituelle, Marie y est d'une grande aide. On peut même aller jusqu'à lui abandonner, comme à une maman, la conduite de notre vie humaine et spirituelle. À la cathédrale de Lyon, il a commencé à faire des conférences sur ce thème. Un peu plus haut, sur la colline de Fourvière, au couvent du Cénacle, des laïques ont le désir de créer une série de conférences sur la Vierge Marie et cherchent un prédicateur. Mais il ne faut pas se tromper dans le choix qui peut être lourd de conséquences. En effet, le Cénacle de Lyon est au centre de tout un réseau de piété qui rayonne sur toute la ville. Par ailleurs, comment obtenir d'un curé qu'il donne du temps à un vicaire déjà tellement chargé ? Voici comment le Père Finet, dans son style savoureux, décrit la suite. Nous sommes en 1930 :

Tout naturellement, ayant entendu parler de ce qui se faisait à la cathédrale, et qu'un prêtre faisait des conférences sur la Sainte Vierge, elle s'est dit <sup>16</sup> : « Voici celui qu'il me faut ! » Immédiatement, sans rien dire, elle a envoyé plusieurs personnes, quatre, à Lourdes, faire un

pèlerinage pour demander à Notre-Dame de Lourdes que le vicaire de la cathédrale puisse être celui qui prendrait en main les conférences mariales. Un beau jour, avec un air très ingénu, elles sont venues me trouver au vicariat ; je ne me doutais pas de ce pieux complot. Elles m'ont demandé si je ne pouvais pas prêcher des conférences mariales. Mais je leur ai dit : « Mais je suis vicaire, j'ai beaucoup de travail – Oh oui, mais vous savez, le deuxième dimanche du mois, à quatre heures de l'après-midi, ce sera pour cinq ou six conférences – Oh, cinq ou six conférences, c'est à voir. Il faudrait quand même demander à mon curé. » Et mon curé m'a répondu : « Oh, mais puisque c'est pour la Sainte Vierge, j'accorde ! » Et me voici embarqué pour mes cinq ou six conférences, à savoir une conférence par mois le deuxième dimanche du mois. Elles m'en ont fait prêcher cent !

L'abbé Finet commence en petit comité. Le groupe ne comprend qu'une douzaine de jeunes filles qui, à la suite d'une retraite prêchée en 1927, ont fondé une union mariale montfortaine, dont le but est de mieux faire connaître et aimer Marie. Mais le succès de sa prédication est tel que le groupe des auditrices augmente de façon impressionnante. Il passe rapidement à 150, puis à 300. Le 8 septembre 1935, le cardinal Maurin, archevêque de Lyon, l'érige en Confrérie de Marie Reine des cœurs. En 1937, celle-ci a plus de 1 300 adhérents. Ses activités se sont étendues à l'organisation de pèlerinages divers, comme à Notre-Dame d'Ay et à La Louvesc en 1937 pour célébrer le centenaire de la congrégation du Cénacle par sainte Thérèse Couderc, ou à Notre-Dame de Fourvière, où la confrérie organise en 1937 le premier pèlerinage diocésain. De 1935 à 1937, la confrérie promeut de même des retraites fermées, prêchées par l'abbé Finet.

## **5. – Esquisse d'un portrait**

Quand l'abbé Finet rencontre Marthe Robin, c'est déjà une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il lui répondit simplement qu'aucune ne tenait, et elle se rendit donc, tout étonnée, à la rencontre.

À l'activité de l'abbé Finet se joignent les efforts de Mlle Blanck et de Marthe elle-même, qui cherche particulièrement à faire venir des personnes de la vallée. S'il n'y a que des Lyonnaises, que dira en effet Mgr Pic ? « Je ne voudrais pas le mécontenter par une absence presque totale de retraitants de la Drôme. » La secrétaire de l'abbé Finet à la direction diocésaine de l'enseignement libre, Mlle Viricel, assure aussi le secrétariat de la retraite. Elle n'est pas plus au courant que les autres de l'existence de Marthe.

L'évêque de Valence, Mgr Pic, a suivi le projet. Il a fait une visite à Marthe Robin en août 1936, accompagné de l'abbé Thellier de Poncheville. Celui-ci est un des prêtres de France les plus connus. Charles Thellier de Poncheville (1875-1956) est rédacteur au journal catholique français *La Croix*, c'est l'un des fondateurs des Semaines sociales, et un orateur apprécié et demandé partout, prêchant une religion d'amour, d'espérance et de paix, d'inspiration salésienne, qui est proche de l'esprit de l'abbé Finet. Marthe demande à l'évêque de venir faire une visite à Châteauneuf pendant la retraite.

Le contexte politique et social dans lequel vont se dérouler les exercices est des plus tendus. Le Front populaire a la majorité à la Chambre des députés et la une des journaux présente des cortèges révolutionnaires et des annonces de grèves. Dans la Drôme, le Parti communiste est passé brusquement de 5 % à 19 % des voix, mais davantage encore dans le nord du département où est Châteauneuf, particulièrement à Saint-Uze et à Saint-Vallier. Dans cette localité, le docteur Luc, président de la Ligue des droits de l'homme, adhère au Parti communiste à la suite d'un voyage en

URSS. Le régime communiste paraît, pour beaucoup, la solution d'avenir, quoi qu'il doive en coûter pour l'établir.

## II. – Premières surprises

Nous possédons les souvenirs de Marie-Ange Dumas et d'Hélène Fagot sur ces jours passés à Châteauneuf, qui ont été décisifs dans leur vie. Marie-Ange entend parler par hasard, à Lyon, le mercredi 2 septembre, d'une stigmatisée qui habite Châteauneuf. Le lendemain, ce fait lui est confirmé. « Je me demande, dit-elle à l'amie qui lui en a touché un mot, si vous avez bien fait de m'en parler : cela m'ôte l'envie d'aller à cette retraite !... À partir de ce moment, je ne pus penser sans effroi à la semaine qui venait. »

Hélène Fagot, de son côté, arrive avec un jour de retard après avoir assisté le matin même à la prise d'habit religieux de sa sœur Gaby. Elle est accueillie à la gare par Marie-Antoinette Brocard, qui fait elle aussi du secrétariat pour l'abbé Finet. « Son accueil fut une vraie douche : “Si vous saviez dans quel guêpier nous nous sommes fourrées ! Imaginez-vous qu'il y a dans ce pays une voyante qui est à l'origine de cette retraite. L'abbé Finet nous a annoncé cela hier soir.” Je monte la côte pour la première fois, bien songeuse et perplexe. »

La composition du public déçoit Hélène Fagot qui a vingt-huit ans (Marie-Ange en a vingt-trois) : « Je croyais me trouver dans un milieu d'enseignantes, jeunes, alors que l'assistance était plutôt âgée ; Marie-Ange et moi étions les plus jeunes et les seules enseignantes. » Devant Marie-Ange qui s'en scandalise, elle qualifie ces dames de « vieilles rombières ». La salle à manger est « assez délabrée ». À la cuisine, elle aperçoit

« un petit fourneau, un petit évier, table, placard, tout était petit ». Elle ne tarde pas à repérer Mlle Blanck et Mlle Viricel, dont les « chambres » entourent celle qu'elle partage avec Marie-Ange : « Nous étions fort bien encadrées ! » Il est clair que le tempérament de Mlle Blanck n'est pas du tout du goût d'Hélène Fagot.

La cuisine est assurée par Mme Neyron de Champollon, qui a amené sa cuisinière, sa vaisselle, et beaucoup de ravitaillement. Mais à peine la retraite commencée, elle est rappelée à Lyon : son usine s'est mise en grève. Elle reviendra cependant pour la clôture de la retraite, amenant un bon repas avec elle.

### **III. – La découverte de Marthe Robin**

La retraite a commencé le lundi. Le mercredi, l'abbé Finet parle des visites à Marthe Robin, et donne une liste. Les trois premières sont Marie-Antoinette Brocard, Hélène Fagot et Marie-Ange Dumas. « Je n'avais aucune envie de voir celle qui m'avait été si mal présentée la veille », dit Hélène, qui ajoute : « Dans le fond de mon cœur, je me disais : “Attends de voir la tête des personnes qui seront montées, lorsqu'elles redescendront.” » La visite de Marie-Antoinette Brocard est très longue. Hélène et Marie-Ange attendent dans la cuisine, alors séparée de la chambre de Marthe par une simple porte. « On parlait très fort, nous étions inquiètes, surtout moi. » La conférence commençait à 15 heures. À 14 h 50, le premier entretien n'étant pas terminé, Hélène et Marie-Ange redescendent en vitesse pour ne pas manquer l'enseignement. « Ce que je fis avec un certain soulagement », déclare Hélène.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## II. – La seconde retraite (26 décembre 1936 - 1<sup>er</sup> janvier 1937)

Le Père Finet et Marthe avaient programmé une seconde retraite à la fin de décembre 1936. Des difficultés avaient déjà commencé à surgir avec Mlle Blanck, dont l'amour incontrôlé des phénomènes inhabituels était gênant : « Elle connaissait des quantités de cas mystiques – ou qui se disaient mystiques ! – qu'elle avait été voir personnellement. Aussi... lors de ses passages à l'école, elle nous racontait des histoires ahurissantes ! » En outre, très autoritaire, elle prétendait prendre en main directement l'organisation de la retraite que le Père Finet avait dévolue à Hélène Fagot. Il faudra la mettre à distance. Ce sera naturellement assez douloureux, d'autant plus qu'elle avait été généreuse avec l'Œuvre <sup>20</sup>.

De braves gens de la vallée viennent aider à vider les classes, organiser la chapelle, faire la cuisine. À la fin de la retraite a lieu le baptême d'une étudiante en médecine d'origine roumaine, Steffie Hauslish, qui se déroule à la paroisse.

Les exercices se terminent par la première nuit d'adoration organisée à Châteauneuf pour entrer dans l'année nouvelle, du 31 décembre 1936 au 1<sup>er</sup> janvier 1937. Cette fois-ci, au matin, les retraitantes ont droit à un vrai tremblement de terre « assez important, puisque le Père fut projeté de son lit et Mlle Viricel, qui se reposait dans un fauteuil de la salle à manger fut projetée à terre. Le lendemain cet événement fut relaté dans le journal [*Le Petit Dauphinois*], indiquant la région de Châteauneuf comme épice de la secousse ! »

Un autre phénomène se produit, aux dires des témoins : « Il y eut aussi à cette retraite une effusion de parfum merveilleux

dans la petite chapelle, plusieurs retraitantes m'en ont parlé », dit Hélène Fagot. Prévenu, le Père Finet fit la confidence que la même chose s'était produite dans la chambre de Marthe.

### **III. – La construction spirituelle et matérielle du Foyer**

Le Foyer existe maintenant, il va se renforcer peu à peu, même si pendant un temps le Foyer c'est seulement l'école. La vie, au début, est harassante. Pour se reposer, on passe du service des enfants au service des retraitants.

#### **1. – L'augmentation des effectifs**

La première constatation que l'on peut faire est le succès de l'école. Les effectifs augmentent : 35 élèves à la rentrée de 1937, 130 en 1946. Des vocations de membres de Foyer apparaissent : en 1939, il y a déjà six membres ; cinq personnes se présentent pour la rentrée de 1946. En 1948, le Foyer compte 24 membres. On peut faire face. Pour le Carême de 1939, le Père Finet avait donné chaque dimanche soir une conférence pour les hommes. 42 messieurs participèrent à la première. Leur nombre s'accrut chaque semaine. Le jour des Rameaux, on en compta 320, dont la plupart n'étaient pas spécialement pratiquants. De même, le succès des retraites se confirme : on passe de 63 retraitantes en 1936 à 405 en 1947. À l'été 1947, on en est déjà à la 64<sup>e</sup> retraite. En novembre 1947 a lieu la première retraite pour les prêtres.

À l'époque, les retraites d'hommes et de femmes étaient

absolument séparées. Un prêtre du Mâconnais, l'abbé Robert, demanda au Père Finet de pouvoir assister aux retraites. Le Père Finet ne le voulut pas sans l'autorisation de Mgr Pic. Celui-ci lui dit : « Vous vous mettez derrière. » Les retraitantes objectèrent alors qu'il n'y avait pas de raison de ne pas recevoir aux retraites leur mari ou leur fils. Mgr Pic, consulté, répondit de nouveau : « Vous les mettez derrière. » Ainsi commencèrent, le 8 septembre 1941, les retraites de chrétienté, selon le vocabulaire de l'époque. On restait très pudique. Les maris et les femmes avaient des chambres séparées. Quand on construisit le Grand Foyer, on fit des chambres avec une porte de communication entre les deux. On mettait le mari dans l'une et la femme dans l'autre. Enfin, on résolut de les mettre dans le même lit, ce qui honorait le sacrement de mariage et valut d'ailleurs un certain nombre de naissances par la suite. C'était alors une révolution, que certains prédicateurs voisins, de tempérament un peu réactionnaire, estimèrent être inspirée par le démon.

Châteauneuf devient ainsi, avant et pendant la guerre, à la fois une école modèle par la qualité de l'éducation et de l'évangélisation des enfants, qui porte les retraitants dans la prière, et un lieu de retraites tout à fait novateur, qui commence à être connu.

En 1937, l'inspecteur d'académie était venu visiter l'école. « À la fin de sa visite, bien classique : élèves, maîtresses, locaux, diplômes, qu'il a fallu montrer, long silence. Les ayant vus et nous regardant, surtout Marie-Ange, il dit : "Qu'est-ce que vous faites là ? Ce n'est pas possible que vous soyez venues vous enterrer dans un pays comme celui-ci. Avec de tels diplômes, vous avez des idées derrière la tête." Regardant les gros tuyaux de chauffage central qui attendaient pour être posés (la pièce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

40 à 12 heures. Il a été effectué aussi bien qu'on pouvait le faire à l'époque. On a dit que les médecins avaient été prévenus favorablement et que cela aurait faussé leur diagnostic. Ce n'est pas exact. Ils ont fait leur travail aussi bien que cela était alors possible. Leurs descriptions sont parfaites : ils se sont penchés sur les faits médicaux comme des professionnels. Ils ont établi un diagnostic opportun de la maladie de Marthe. Mais ils se sont trouvés devant des phénomènes, comme les stigmates, qu'ils ne pouvaient pas nier, phénomènes qui ne pouvaient avoir de causes naturelles. Ils ont donc pensé qu'on ne pouvait « leur donner une explication plausible par les causes que nos connaissances scientifiques actuelles nous font habituellement invoquer ».

## **2. – La mise au point épiscopale de 1943**

Dans ce contexte, Mgr Pic publia le 7 août 1943 dans la *Semaine religieuse de Valence* une mise au point qui, comme on l'a bien fait remarquer, était le contraire d'une mise en garde. Le but était de manifester l'estime de l'Église à Marthe, en la protégeant afin qu'elle puisse continuer à mener à bien sa mission loin de curiosités inutiles. Il importe d'en citer le texte :

Depuis onze ans, notre attention d'évêque est attirée sur la personne et l'action de notre diocésaine, Mlle Marthe Robin, nous nous sommes fait un devoir de ne rien publier à son sujet et de ne la nommer dans aucun de nos écrits.

Cette réserve imposée par la prudence et conforme aux prescriptions de l'Église, correspondait pleinement au désir sans cesse manifesté par cette âme qui veut écarter de sa personne toute curiosité intempestive et, dans la souffrance, se consacrer uniquement au bien des âmes qui l'approchent.

Des circulaires de teneurs et de provenances diverses, sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, et sans l'imprimatur cependant requis pour les

publications de ce genre, ont vulgarisé son nom, ajoutant à des données exactes de nombreux détails fantaisistes, mettant parfois fort imprudemment en cause les plus respectables théologiens, évêques et même cardinaux...

Nous demandons à nos prêtres et à nos diocésains de s'inspirer pour le cas présent aussi de cette même réserve qu'il est nécessaire d'observer strictement si l'on ne veut pas ouvrir la voie à des controverses où l'incompétence se donne libre carrière et qui finirait par jeter le discrédit sur ce qu'il y a de plus respectable dans la vie des âmes et sur l'Église elle-même.

\*

Marthe et le Père Finet ont certainement été satisfaits de ce texte, qui donnait à Marthe une sorte de « statut ecclésial » lui permettant de continuer à agir dans la ligne de sa mission. Pendant toute cette période, en effet, Marthe a continué sa mission de prière et d'intercession.

# Chapitre IX

## L'évolution personnelle de Marthe (1936-1947)

Le temps de la guerre est une période importante dans l'évolution spirituelle de Marthe Robin. Mais c'est également une période difficile, marquée d'interrogations diverses. C'est un temps de fondation, mais on ne pose pas des fondations solides sans les enfoncer profondément.

### **I. – Les relations de Marthe et du Père Finet**

#### **1. – Le Père et sa fille Marthe**

L'arrivée du Père Finet dans la vie de Marthe change totalement celle-ci. Au début, ils se voient relativement peu. Puis le Père obtient de son supérieur, Mgr Bornet, qui est compréhensif, une décharge de service. Mais le cardinal Maurin, archevêque de Lyon, est moins convaincu que Mgr Bornet de l'utilité pour le Père Finet de s'installer à Châteauneuf. Il est sceptique vis-à-vis de Marthe. Il lui demande donc de passer au moins deux jours par semaine à Lyon. Même pendant la guerre, alors que les transports sont dangereux, son successeur à partir de 1937, le cardinal Gerlier, refuse de rapporter cette mesure. C'est sans doute aussi pour lui un test de la qualité d'obéissance du Père Finet et donc, indirectement, de l'authenticité de ce que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'ai bousculé la lampe qui lui a envoyé un rayon de lumière sur les yeux... Marthe m'a aussi confié qu'un rayon de soleil matinal à travers un volet mal fermé l'avait fait souffrir plusieurs jours des yeux et de la tête. »

Marthe, pour toutes les raisons que nous venons de dire, est ainsi plus vulnérable encore à tout ce qu'elle vit dans ses Passions.

## **2. – Les Passions**

Toute la vie spirituelle de Marthe est orientée par son union hebdomadaire à la Passion du Christ. Il y a tellement de témoignages de personnes qui l'ont vue qu'on ne peut absolument pas douter de sa réalité. Le jeudi soir, au cours du chapelet, Marthe commence à revivre ce que le Christ a vécu. Le plus souvent, le vendredi après-midi, elle parle et le Père Finet prend des notes. Sentir quelqu'un auprès d'elle, même si elle ne s'adresse pas à lui, est très important pour Marthe. La Passion s'accroît au point de ressembler à une vraie mort, le vendredi à 15 heures. Marthe termine cette Passion « brisée ». Le Père doit alors, doucement, remettre son corps droit, lui relever la tête. C'est très délicat et difficile. Elle a souvent ensuite des extases mariales le vendredi et le samedi, et elle retrouve la parole le samedi, puis le dimanche, et enfin le lundi à partir de 1969.

Beaucoup de choses se passent pendant les Passions. En effet, Marthe est entièrement « branchée » sur le monde qui l'entoure. Elle porte tout cela dans sa prière, dans sa souffrance et dans son offrande. Elle est spécialement habitée par l'Œuvre des Foyers qui en est à ses premiers pas. Elle pense aux membres, et elle assiste particulièrement le Père Finet, puisque c'est sur lui que repose tout le projet. Les prières de Marthe

pour le Foyer sont nombreuses. Ainsi, le 1<sup>er</sup> janvier 1937, en dit-elle une qui résume bien le fond de sa pensée :

Mon Dieu, bénissez mon père, bénissez ceux qu'il aime, bénissez ses œuvres ; sanctifiez toutes ses paroles. Bénissez son Foyer de Charité, bénissez toutes les âmes de ce Foyer, sanctifiez-les dans votre amour, remplissez-les de vos divines vertus, qu'elles ne soient plus ni médisantes, ni divisées, ni rebelles, ni infidèles à la grâce, mais que règnent et rayonnent en elles l'humilité, la charité, l'amabilité, la mansuétude, la joie et la paix du Ciel et que la lumière de la foi éclaire leur esprit.

Le 5 janvier, elle déclare :

Le Bon Dieu veut que cette maison soit son jardin de délices et que chaque âme qui l'habite soit une plante du Paradis. Les âmes font les délices du Bon Dieu, non les murs. Jésus y trouve sa joie, son ciel d'amour, son repos sur la terre, non pas dans les choses extraordinaires, mais dans le devoir d'état accompli par amour.

### **3. – La prière et l'offrande de Marthe pendant la guerre**

Son autre préoccupation est la question de la paix dans le monde, avant et pendant la guerre. Mais à ce dernier sujet se lie celui de l'évangélisation et de la conversion des nations. Marthe est française, elle a reçu une mission particulière vis-à-vis de son pays, et cela va l'occuper prioritairement pendant toute la période de la guerre. Il ne faut pas faire de cela une lecture nationaliste, même si, comme nous l'avons dit, certaines des analyses et des intuitions du Père Finet se retrouvent quelquefois chez elle. Elle prie comme les enfants de Fatima, persuadée qu'il y a un plan de Dieu sur chaque nation, que chacune doit reconnaître Dieu et se convertir, que seule la

prière, en définitive, peut hâter cette conversion. Elle s'engage à fond dans ce ministère d'offrande, puisque c'est la part qui lui a été dévolue. Dès que le conflit se déclenche, elle dit : « Organisons partout la prière. » Elle est extrêmement consciente de la gravité de la situation : « Mon Dieu, n'attendez plus. Mon Dieu, ne tardez plus. Si vous tardez encore, n'allons-nous pas mourir, Seigneur ? » (1<sup>er</sup> septembre 1939).

En effet, Marthe pense que la France n'est pas engagée seulement dans un combat militaire, mais que celui-ci a une dimension religieuse. Les forces contre lesquelles on se bat ne sont pas seulement humaines. Hitler a quelque chose d'inhumain, il révèle comme un contact avec l'enfer. Par conséquent, la lutte ne peut pas seulement se mener par les armes. Elle doit aussi avoir une autre dimension. Et à cette lutte-là, elle peut participer. On trouve, dans l'histoire, de nombreux exemples de personnes qui ont vécu ainsi, comme par exemple la bienheureuse Anne-Marie Taïgi ou la bienheureuse Anne-Catherine Emmerich.

Le 5 janvier 1940, le Père Finet la trouve, au cours de la Passion, avec « beaucoup de sang ». Elle dit :

Mon Dieu, que mon sang, qui est celui de Jésus, couvre toute la terre, inondez-en surtout votre France aimée, ô mon Dieu, mais assurez la victoire des hommes <sup>28</sup> ... sur le démon, sur l'enfer entier, non par la force des armes, mais par un don de votre cœur. Votre grâce divine, donnez-nous votre lumière, Seigneur, donnez la paix, la paix entière, complète, définitive que nous ne nous arrêterons pas d'implorer que nous ne l'ayons obtenue, que vous ne nous l'ayez accordée. Oui, Père, c'est la paix divine, définitive que je vous demande, celle que vous seul vous pouvez faire dans toutes les âmes, que seul vous pouvez donner au monde.

Dans ce combat, elle se sent très unie au pape Pie XII. Elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compréhension du Renouveau charismatique, où il rencontrera de nouveau les intuitions de Marthe. Enfin, il sera expert dans la partie diocésaine de sa cause de béatification. Ainsi, toute sa vie sera marquée et orientée par sa rencontre « théologique » avec Marthe<sup>37</sup>.

### **3. – Le Père Paul Philippe**

La même année 1945, un autre dominicain est entré lui aussi en rapport avec Marthe. Il s'agit du Père Paul Philippe, professeur à l'Angelicum. Il a entendu parler de Marthe par le Père Garrigou-Lagrange pendant leur séjour commun à Coublevie. Le Père Paul Philippe prolonge son séjour en France pendant trois ans, à la demande du Saint-Office. Le Saint-Siège est en effet inquiet de certains aspects de l'évolution de l'Église de France et des dominicains en particulier. Le Père Paul Philippe est sur place pour se rendre compte de la situation. C'est un théologien exigeant et ce n'est pas un tendre. Or il demande à voir Marthe. Dans la lettre au Père Finet où il exprime ce désir, il précise qu'il n'est pas dans ses habitudes « de rechercher, même pour mon instruction, le contact avec ces âmes privilégiées par le Bon Dieu. Il me semble pourtant, ajoute-t-il, que ce moment est venu car j'ai un motif personnel très sérieux qui m'engage à demander les prières et les lumières de votre sainte enfant. Si vous jugez bon de répondre favorablement à ma requête, pourriez-vous me dire si je puis assister à une reproduction de la Passion ? J'en serais heureux car j'ai assisté à deux cas semblables dont l'un comme délégué d'un évêque et je désirerais pouvoir confronter mes observations en une matière si délicate, car je fais confiance au cas de Mlle Robin, tandis que je ne suis pas sûr du mien. »

Le Père Philippe sera très heureux de son passage, et ne saura comment « exprimer [sa] gratitude ». Il a tellement confiance en elle qu'il lui fait lire le manuscrit d'un ouvrage qu'il va publier, et il lui demande les corrections ou compléments qui seraient nécessaires. Un délégué du Saint-Office corrigé par une mystique dans un ouvrage théologique, ce n'est vraiment pas banal !

## **V. – Les rencontres de Marthe**

On est frappé, d'une manière générale, par la qualité des rencontres que fait Marthe Robin pendant cette période. Elle commence à recevoir chez elle, à aider des personnes qui auront un rôle important pour l'avenir de l'Église en France. Nous avons évoqué déjà le Père Talvas, fondateur du Nid : « J'ai été frappé, dit-il, par son bon sens et sa perspicacité. Elle sentait combien ces personnes avaient souffert d'avoir été réduites à se prostituer. » Comme il lui dit son intention de centrer toute son œuvre sur Marie, elle lui répond : « Oh oui, la Sainte Vierge ! Ces femmes ont tellement besoin de la tendresse d'une mère, elles qui n'ont pas été aimées. C'est elle qui les conduira à Jésus. » En 1943, Petite Sœur Magdeleine de Jésus, fondatrice des Petites Sœurs du Père de Foucauld, vient la voir pour la première fois : « Marthe a tenu une grande place dans ma vie... Chaque fois qu'il y avait quelque chose de difficile dans la Fraternité, j'allais le lui confier, ou bien je lui écrivais. Elle a offert beaucoup de ses souffrances pour la Fraternité. » En 1944, le Père Épagneul, fondateur des Frères missionnaires des campagnes, la visite, et lui annonce la fondation de la branche féminine : « Je considère comme une grande grâce d'avoir pu

passer quelques temps avec Marthe Robin. Il m'a été bienfaisant d'être plongé en plein surnaturel. » Un jeune prêtre sulpicien, André Feuillet, vient se confier à elle : « Moi aussi, je suis lié à Marthe, mais par un lien connu seulement de Notre-Seigneur : j'ai rencontré Marthe pour la première fois en des circonstances pour moi très dures, en juillet-août 1947. Aussitôt après (toujours en 1947) le Seigneur me chargea d'une mission doctrinale à remplir dans l'Église entière en vue d'y restaurer le sens et le respect de la Parole de Dieu prise dans son intégralité. » Il deviendra un grand bibliste.

D'autres personnes reçues par Marthe entreront de plus près dans sa vie. Jean Colon, jeune étudiant en médecine de vingt-deux ans, vient rencontrer Marthe le 10 juillet 1944, à la suggestion de Mère Lautru. Il lui dit : « Moi, j'aimerais être un bon médecin chrétien, comme le professeur Dechaume. Elle m'a dit : "Ce n'est pas suffisant" et elle m'a parlé du sacerdoce. Avec le contexte familial que j'avais... L'entrevue a duré vingt minutes environ. C'était apaisant. Pas angoissant ou tendu. J'ai eu beaucoup de paix et de joie à causer avec elle... Ce n'était pas impératif mais c'était net, déclaratif, évident : "Le Seigneur vous demande davantage." » De fait, après avoir été docteur à Châteauneuf de 1947 à 1950, Jean Colon entre au Séminaire français à Rome. Il sera plus tard un des collaborateurs les plus précieux du Père Finet et un des plus proches de Marthe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les questions. Elle a une expérience de la douleur et du péché qui dépasse largement la moyenne des hommes. Elle sait aussi qu'elle a une mission étendue aux dimensions de l'Église et du monde. Elle n'est pas intacte des échecs, des douleurs, des fausses routes de l'humanité, voire de l'Église. Comment peut-elle réagir face à cela, elle qui est clouée sur un lit et dont la capacité d'action directe est nulle ?

La réaction de Marthe est la suivante : elle prend tout cela sur elle et elle s'offre à le porter devant Dieu. Elle est comme un bouclier, comme un sacrifice vivant pour l'humanité, un sacrifice fait par amour, dont la constitution intime, le noyau, n'est pas la souffrance mais l'amour. Quand elle dit à quelqu'un qu'elle va le porter, quand elle prend une situation sur elle, ce ne sont pas des mots. Elle veut aller jusqu'au bout de l'amour pour telle personne, pour telle situation à régler. Elle veut se substituer à ceux qui ne font pas ce qu'ils devraient faire. Pour aller jusqu'au bout de l'amour, elle s'offre, elle se donne entièrement et, puisqu'elle ne peut donner ses mains, sa mobilité, sa puissance physique, elle donne son corps et consent à ce qu'il soit comme « détruit » chaque semaine. Et cela s'accompagne, on l'a dit, du don de la souffrance intérieure dans des proportions que nous ne pouvons aucunement mesurer. Ce qui est donc le plus extraordinaire, chez Marthe, c'est la qualité de son amour pour les hommes et la force de son engagement au service de l'humanité dans l'amour. Elle disait : « Jésus ne nous a pas promis qu'il nous enlèverait la croix. Il nous a dit qu'il la mettrait sur les épaules. Mais avec Jésus, la croix devient tout amour. » Elle peut dire aussi : « Expier, réparer, consoler, aimer ! Me donner, me dépenser sans partage et de tout mon être pour Dieu, pour chacun, pour les âmes. Transformer tous mes actes en actes surnaturels et divins, c'est la plus belle vérité,

c'est le plus grand et le dernier mot de l'amour. »

Ce qui est extraordinaire aussi, notons-le, c'est la qualité de son abandon entre les mains de Dieu. Marthe ne peut entrer dans sa Passion sans une confiance absolue en Dieu. Sa souffrance est extrême, mais sa confiance est plus extrême encore. Si elle croyait que Dieu ne la soutenait pas, elle se protégerait, elle refuserait d'affronter une épreuve qui met en jeu son corps jusqu'à une sorte de mort. Mais, à chaque Passion, nous l'avons vu plus haut en parlant de Gethsémani, sa confiance doit être renouvelée. L'abandon n'est pas acquis une fois pour toutes. La liberté est sollicitée chaque semaine jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. « Père, dit-elle, c'est jeudi aujourd'hui. – Oui mon enfant. – Père, je ne pourrai pas. – Si, mon enfant. – Père, aidez-moi à offrir. »

### **3. – L'intégration de moments douloureux**

Par ailleurs, comme chaque être humain, Marthe a été atteinte par des deuils qui ont fait partie, en quelque sorte, de son offrande et de sa Passion. Le plus cruel pour elle a sans doute été le décès par suicide de son frère Henri, le 8 août 1951.

Après les conventions juridiques que nous avons vues, Henri avait décidé de rester à la ferme. C'était son droit le plus strict, et sans doute ne pouvait-il pas vivre ailleurs. Il n'était sans doute pas facile non plus à Henri de se marier, en raison de son caractère. Mais le Foyer, désormais propriétaire, avait envoyé deux jeunes femmes, membres de Foyer, pour vivre à la ferme. C'était indispensable à la fois pour aider à la ferme elle-même, pour la tenue de la maison, pour accueillir les personnes qui venaient, et pour protéger Marthe, que l'on ne pouvait laisser seule avec Henri, lequel pouvait devenir dangereux. Marthe

aimait Henri, priait pour lui, et le protégeait à distance. Un jour que le Père Finet arrivait chez elle, elle l'envoya en urgence dans sa chambre : « La Vierge vient de me prévenir... il étouffe, intoxiqué par des émanations de produits chimiques utilisés pour fertiliser les terres. » Le Père Finet l'avait secouru. Henri aimait bien certaines des personnes qui fréquentaient Marthe, et le leur montrait.

Marthe était de plus en plus connue, il y avait de plus en plus de retraites, de plus en plus de visiteurs. Comme la ferme est petite, on les faisait attendre à la cuisine, Henri mangeait devant eux, c'était très désagréable. Sur ce terrain délicat, il fut atteint en outre de névralgies faciales qui finirent par devenir insupportables, il prit son fusil et se suicida. Marthe n'entendit pas : « Je ne me suis douté de rien, dit-elle. Il y avait trois prêtres qui attendaient dans la cuisine. Ils n'ont rien entendu non plus <sup>42</sup>. » Dès que l'on trouva Henri, on alla prévenir le Père Finet qui prêchait une retraite au Foyer. Il monta immédiatement à la Plaine.

La réaction de Marthe fut extrêmement douloureuse, et elle ne la cacha pas. Quinze jours après, quand Marcel Clément vint la visiter, à l'évocation de l'événement, elle fondit en larmes : « Marthe sanglotait. Elle sanglotait assez fort pour que je perçoive le rythme d'une peine que rien ne semblait pouvoir arrêter. » Elle craignit d'abord pour son âme : « Au premier moment, je n'ai eu qu'une idée : Mais où est-il ? Mais où est-il ? Mais où est-il ? » Cependant, il semble qu'elle reçût aussitôt, ou du moins très rapidement, une assurance intérieure de son salut éternel. Ce fut pour elle un élément important pour traverser la crise, car on se pose toujours beaucoup de questions sur le sens d'une vie interrompue. Si Henri était au Ciel, sa vie n'était pas perdue. Elle comprit aussi que la responsabilité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Vous voyagez ?

– ...

– Vous voyagez ?

– Si l'on peut appeler cela des “voyages”. C'est comme Gagarine ; mais Gagarine était encore dans le monde. Je “voyage” en Dieu, qui me porte où il veut.

– En Asie, à Rome, à Constantinople ?

– Oui, c'est cela : à Rome, à Constantinople (sourire). Mais *dans* Jésus et aussi *avec* la Vierge. Tantôt plus avec l'un, tantôt plus avec l'autre. Je suis dans mon état de souffrance pour les pécheurs (le Père Finet précise que pendant ces voyages elle a des larmes de sang). »

Marthe Robin ne lui cacha pas qu'elle avait assisté ainsi, pour prier pour lui, à l'agonie de Pie XII, comme à celle de sa propre maman. Il y avait aussi sa présence au Foyer près de Marie-Ange Dumas, au moment de la mort de celle-ci en 1970. Combien d'autres « voyages » fit-elle, dont nous n'avons aucune confiance d'elle ? Nous avons par contre certains témoignages assez précis sur ce point. En voici un.

Il concerne le Père Renirkens, qui devint plus tard Père du Foyer de Suisse. En 1954, il revenait de Chine où il avait été missionnaire. Il avait passé quatorze mois en prison sous le régime communiste, subissant un terrible lavage de cerveau. Il alla voir Marthe, qui lui fit raconter ce qu'il avait vécu avec les chrétiens chinois persécutés. « Voici qui est important : Marthe, très doucement, m'interrompait souvent, en s'excusant, et elle ajoutait et précisait dans mon récit certains détails ou épisodes que j'avais vécus personnellement dans les prisons de Shangai, et que je n'avais encore jamais révélés à personne. C'était des choses trop douloureuses que j'avais subies, et dont je n'avais fait part même pas à mes plus proches. Personne ne pouvait

savoir. Et Marthe savait. Et stupéfait, je lui dis plusieurs fois : “Mais, Marthe, vous n’étiez pas avec moi en prison, et je n’ai révélé ni ceci ni cela à personne.” Marthe, alors, se taisait et très humblement me demandait de continuer mes récits sur “mes prisons”. » Ce qui l’étonna aussi au plus haut point fut d’entendre Marthe lui décrire des paysages, des églises, des hôpitaux que personne ne pouvait connaître en Europe avec tant de précision. À la fin, il insista pour lui demander comment elle connaissait tout cela. « Marthe me donna une réponse inattendue. Très simplement et humblement, elle me dit : “Oh ! Vous savez, Jésus va si souvent en Chine.” »

\*

Pourquoi tous ces phénomènes spirituels ? Sans vouloir donner ici de réponse exhaustive, remarquons qu’ils relèvent de la liberté de Dieu. Les hommes attendent de Dieu une certaine action qui, le plus souvent, est à leur service et ne les dérange pas. Mais Dieu est le maître de l’univers, il fait exactement ce qu’il veut, et se manifeste où et comme il veut. Les phénomènes spirituels rappellent cette souveraine liberté de Dieu. Pour les hommes de bonne foi qui les constatent avec bon sens, ils montrent aussi la présence toute proche du surnaturel. Dieu n’est pas loin du monde. Nos yeux ne peuvent le voir mais, parfois, il manifeste qu’il est là. De ce point de vue, Marthe Robin est un signe pour les temps actuels. Elle n’a pas voulu jouer le rôle d’un démonstrateur du surnaturel mais, de fait, il était visible chez elle.

Redisons cependant comme elle l’affirmait elle-même, que ce n’était pas là le plus important : il s’agissait seulement de signes. Le plus important, c’était l’amour qu’elle vivait au-delà des phénomènes sensibles, c’était la présence de Dieu en elle,

c'était l'amour de Marie, c'était son don jusqu'au bout pour les hommes. Là était le cœur même de sa vie. Tous ces phénomènes étaient au service de la mission de Marthe, particulièrement de la fondation des Foyers de Charité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

retraite à Châteauneuf-de-Galaure, qu'il lui était arrivé des choses extraordinaires et que sa paroisse en avait été transformée. Il lui parla du Père Finet et de Marthe Robin, mais sa description d'une stigmatisée laissa Lætitia sceptique. Le Père Van Hissenhoven s'en aperçut, et il en parla à Mgr Suenens (plus tard cardinal), archevêque de Malines-Bruxelles. Rencontrant Lætitia, ce dernier lui déclara : « Vous êtes de la Légion de Marie. Moi aussi je suis légionnaire. Vous ne pouvez pas rentrer en Colombie sans aller au Foyer de Charité. Je suis votre évêque, car vous êtes ici sur mon diocèse et vous devez m'obéir, vous devez aller au Foyer. » Le lendemain, il lui fit parvenir un billet de train et un bulletin d'inscription pour une retraite. C'est ainsi que Lætitia se rendit à Châteauneuf.

Une autre surprise lui fut réservée dès le premier jour. À la messe, au moment de la consécration, le Père Finet, qui célébrait, déclara : « Je ne peux pas consacrer parce qu'il y a ici des personnes qui ne veulent pas pardonner. Je leur demande de quitter la chapelle. » Plusieurs personnes sortirent, et le Père continua la célébration. À la fin, au moment des témoignages, un jeune déclara : « En arrivant ici j'ai compris que je n'étais pas digne d'assister au Saint Sacrifice, car j'étais haineux envers un compagnon d'études. Je suis donc sorti de la chapelle, et le Père a pu continuer la messe. J'ai compris l'amour. J'ai compris que ce compagnon était mon frère, maintenant j'irai lui demander pardon. » Comment le Père Finet savait-il cela ? Il n'aurait jamais fait état publiquement d'une confidence, ni Marthe Robin non plus. Sans doute celle-ci l'avait-elle appris du Ciel et le lui avait-elle révélé... Quoi qu'il en soit, cette « parole de science » avait amené une conversion.

À la fin de la retraite, Lætitia, qui avait rencontré Marthe et le Père Finet était convaincue qu'elle était appelée à fonder un

Foyer en Colombie. L'entreprise fut très difficile. Il fallut plusieurs années pour trouver un local. En attendant, elle commença des retraites d'un jour dans un gymnase, puis dans un palais, puis dans des couvents, puis dans un théâtre, le tout au milieu d'aventures tragi-comiques. On finit par trouver un ancien couvent dominicain, celui de l'Ecce Homo, qui avait été abandonné. La première visite au terrain fut spectaculaire. La maison était devenue une ruine, les scorpions couraient dans les couloirs, les chauves-souris passaient sur les têtes en un bruit terrible, on comptait les rats par centaines et d'énormes araignées venimeuses avaient rempli la maison de leurs toiles. La première nuit, on entendit des coups de feu : c'était une manière d'avertir les paysans des environs qu'il y avait un danger dans le pays. Lætitia y resta seule. Elle abandonna son travail pour se consacrer à l'œuvre de Dieu quoi qu'il en coûte. Elle accomplit alors un travail extraordinaire, visitant les paysans, les soignant, créant une école, apaisant les critiques du monde ecclésiastique voisin, diffusant l'amour de la Vierge. Un jour, un groupe de garçons et de filles vint, elle les accueillit de son mieux en leur donnant des galettes et des confiseries. La nuit se mit à tomber. Comme elle le leur faisait remarquer afin qu'ils retournent chez eux, l'un d'eux prit la parole au nom de tous et déclara : « Mademoiselle, vous nous avez dit que la Vierge nous appelle, et nous voilà pour la servir. » Ainsi commença la Légion de Marie dans le village. Lætitia menait une vie entièrement conduite par la Providence, sans prêtre avec elle pour le Foyer. À vue humaine, il n'y avait pas d'avenir possible.

Finalement, en 1959, un jeune prêtre du diocèse de Medellin, tout nouvellement ordonné, et qui avait été à Châteauneuf, Adalberto Gomez, prêcha la première retraite. En 1963, la municipalité du village voisin de Paipa donna un terrain

de six hectares. Lætitia y vécut d'abord dans une cabane à brebis, sur de la terre battue. Plusieurs vocations se présentèrent. On commença à construire, toujours sans un Père qui réside sur place. Un comité de soutien se constitua à Bogotá, mais il ne connaissait pas l'Œuvre et causa surtout de grandes difficultés. Un jour, Lætitia, de passage en France, et qui ne savait rien de ce qui s'y passait, se trouvait dans la chambre de Marthe quand celle-ci lui déclara : « Je vois le démon sur le comité de Bogotá. » Comme si elle regardait la carte de Colombie, Marthe lui dit : « Le Foyer de Colombie sera un phare de lumière qui illuminera l'Amérique latine. » Cela encouragea beaucoup Lætitia qui dit : « Notre position est claire, nous n'avons qu'à continuer à lutter. Ceci ne me fait pas peur, Dieu nous aidera et réalisera sa volonté. » Aidée par le Père Florin Callerand, du Foyer de la Roche d'Or, elle réussit peu à peu à faire avancer les choses. Dieu l'avait avertie mystérieusement de son départ pour le Ciel. Elle mourut en 1968, dans un accident d'avion à la Guadeloupe, en se rendant en France. Mais elle avait planté la graine, et l'Œuvre continua. La prophétie de Marthe permit aux membres du Foyer de surmonter l'épreuve et de se donner entièrement pour une Œuvre qui connut ensuite un grand rayonnement.

#### **4. – Le Foyer d'Aledjo, premier Foyer d'Afrique (1961)**

La fondation du premier Foyer d'Afrique ne fut pas facile non plus. L'abbé Marcel était un curé du diocèse de Viviers, proche de Châteauneuf. Depuis le séminaire, il désirait partir en mission. Ses évêques s'y opposèrent vingt ans durant. Il avait fait la connaissance de Marthe et de Châteauneuf mais, quoique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Venez au Foyer. » Y. répondit que cette dernière proposition ne l'intéressait pas. Or, contrairement à son habitude, Marthe insista, et lui démontra que ce qu'elle avait vécu jusque-là était une préparation à sa vie dans les Foyers. Et elle ajouta : « Ce n'est pas dans six mois que le Seigneur vous veut, mais tout de suite... Courez, courez, donnez-vous tout entière à Jésus. Ce n'est pas la forme de la consécration qui compte, c'est la grandeur de votre don au Seigneur. » Mais Y., toujours pas convaincue, rencontrant ensuite le Père Finet, lui dit que son désir était la consécration religieuse. C'est ensuite, en priant devant le Saint-Sacrement, qu'elle fut inondée de paix et de joie. Tout devint clair. Elle retourna voir le Père Finet qui lui dit : « Je le savais, Marthe me l'avait dit. » Le moyen de préparer ses parents pour leur faire admettre peu à peu la vocation de leur fille fut trouvé.

D'autres vocations se déterminaient très facilement : cela dépendait de l'état des personnes. Z. était placée dans une famille bourgeoise, et se posait le problème de son avenir, hésitant entre le mariage et la vie religieuse. Elle espérait que Marthe l'éclairerait. En effet, devant la simplicité et la disponibilité de son interlocutrice, Marthe lui dit : « Pourquoi ne viendriez-vous pas chez nous ? On a bien besoin d'une personne comme vous et le plus tôt possible. » Elle donna sans hésiter son préavis de quinze jours à ses patrons, entra au Foyer en 1955 et, après quelques années à l'école des filles, travailla à la ferme de Marthe et s'occupa de celle-ci.

Marthe était sensible au « oui » qu'il faut dire un jour au Seigneur, oui que l'on retarde parfois. Au besoin, elle aidait à franchir le pas. Une jeune fille, venue la voir en 1961, lui dit qu'elle se demandait depuis longtemps si elle n'était pas appelée par Dieu. « Qu'est-ce que vous attendez pour dire oui au

Seigneur ? » lui demanda-t-elle, puis : « Pourquoi ne viendriez-vous pas chez nous ? » Elle savait qu'il y avait des étapes et aidait à les franchir : « J'ai réalisé que Marthe avait fait naître en moi cet abandon à la volonté du Seigneur avant de me proposer de venir au Foyer », disait une autre. Mais, une fois donné, ce oui était, pour elle, radical : « On se donne totalement à Dieu. On donne sa vie sans conditions. » Elle pensait que, le moment venu, il ne faut plus retarder : « Vous aviez l'intention de rentrer au Foyer, il me semble, disait-elle à W. Attention, n'attendez pas trop car le démon s'occupera de vous et vous ne saurez plus si c'est oui ou non. » À XY. qui lui parlait du vide de sa vie, elle répondait : « C'est le moment de la décision. Il ne faut plus attendre. » Mais elle savait aussi tenir compte des obstacles possibles : « Elle m'a demandé, poursuit-elle, si ça ne me faisait pas peur d'entrer dans les Foyers de Charité. Elle m'a demandé si mes parents ne s'opposeraient pas à ma venue. » On pourrait multiplier les exemples.

Il arriva que Marthe connaisse mystérieusement à l'avance les personnes qui allaient arriver. Elle le disait parfois au Père Finet. Un Père des Missions étrangères de Paris, expulsé de Birmanie, faisait une retraite à Châteauneuf. Voyant le Père Finet, il eut tout à coup comme « une idée passagère, comme une étoile filante », et il lui dit brusquement : « Père, si vous avez besoin de moi, un jour, vous pouvez me faire signe. » Et le Père Finet de lui répondre simplement : « Il y a longtemps que nous vous attendons. » Surprise du Père de Reyniès à qui le Père Finet expliqua que, quand la nouvelle de son expulsion de Birmanie était arrivée à Châteauneuf, Marthe avait dit : « Celui-là, il est pour nous, attendons-le. » Il fonda en effet le Foyer de Cao-Thai, au Viêt Nam. Une retraitante, entendant le Père Finet parler des Foyers, eut « un choc énorme dans [son] cœur avec

cette conviction : c'est pour toi ». Quand elle lui en parla, « assis en face de moi, le Père se frotte les mains et me dit : “Quand j'ai lu à Marthe la liste des retraitantes, à votre nom, elle a dit : ‘Vous vous souvenez, mon Père, elle est venue nous voir. Elle est pour nous, la Sainte Vierge veut nous la donner.’ ” Que de fois cette phrase, à jamais gravée dans mon cœur, m'a-t-elle aidée dans les moments difficiles. »

### **3. – Les fondations de Foyers**

Il est clair que Marthe voyait grand en ce qui concerne les Foyers. Elle voulait que le monde en soit couvert pour qu'ils puissent rayonner la lumière et l'amour : « Chaque pays qui a sa langue propre a droit à un Foyer », disait-elle. Aussi portait-elle une grande attention à la fondation de chaque Foyer. Le Père Alain Quennouëlle, missionnaire au Japon, avait été invité au Japon même, par un ancien retraitant de Châteauneuf, à aller y faire une retraite. En arrivant, il fut saisi d'une paix et d'une joie intérieure mystérieuses. Il monta voir Marthe et envisagea alors avec elle la fondation d'un Foyer au Japon. Mais il ne voulait pas en être responsable. Il se proposait pour être « un petit élément pour aider à fonder le cas échéant ». « Ah non ! un élément important », lui dit Marthe. « J'étais abasourdi ! confie-t-il. Quelle autorité dans la voix ! Fasciné, je me suis tu. Ce qui me fut dit alors restera gravé dans mon cœur. Il n'y avait pas à discuter, le Seigneur désirait cette fondation, on priait [pour cela] depuis dix ans, etc. Je ne me souviens plus des termes exacts. Le cœur rempli d'une joie indescriptible, quittant la chambre de Marthe, j'avais l'impression de voler, en retournant à pied au Grand Foyer. En quelques instants, toutes les objections ont été balayées, j'étais décidé à fonder, quoi qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puis il se rendit compte que cela était indispensable pour la compréhension et l'avenir des Foyers et, le lendemain, il lut le texte fondateur : « Je veux faire ici quelque chose de nouveau... »

Une autre avancée importante fut la cérémonie des premiers engagements. Pour bien montrer le caractère non religieux de l'Œuvre, il n'y avait jamais eu de cérémonie officielle d'engagement, bien que Marie-Ange Dumas et Hélène Fagot se soient consacrées dans la chambre de Marthe le 8 décembre 1936 et que le Père Beton ait offert avec le Père Finet son engagement sacerdotal pour l'Œuvre des Foyers, lors de la Passion du 8 octobre 1943. La coutume voulait que chacun accueille la Vierge dans sa vie à l'aube de chaque journée. Les premiers engagements eurent lieu dans l'intimité à partir de 1956. Ne fallait-il pas maintenant faire davantage, afin de montrer le sérieux de l'engagement dans les Foyers ? Les vingt-cinq ans de l'Œuvre approchant, il fut décidé de sanctionner désormais l'engagement des membres par une cérémonie publique, mais sans forme canonique. Aussi les Pères Pagnoux et Marcel s'engagèrent-ils le 10 février 1961. À l'occasion de cette cérémonie familiale, on remit désormais aux membres une médaille de la Vierge des Foyers ainsi que le livre de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, *Le secret de Marie*.

C'était là une chose très importante pour la stabilité des membres. Elle supposait en effet un discernement préalable et un désir personnel de don pour la vie entière. Marthe disait que c'était un acte très grave, qui engageait à fond. Un membre de Foyer avait « arraché » son engagement au Père Finet et était parti six mois après pour se marier. Marthe en avait énormément souffert, disant : « On ne se moque pas de Dieu. » Une autre personne était partie des années après son engagement. Comme

on montrait à Marthe la médaille qu'elle avait laissée, elle demanda qu'on la mette sur la commode, près de son lit, ajoutant : « Je la rachèterai. »

## **4. – La fête des vingt-cinq ans des Foyers (1961)**

Un événement joyeux permit aux Foyers de prendre une place plus officielle dans l'Église, encore que sans forme canonique : la cérémonie de leurs vingt-cinq ans d'existence. Elle fut en effet solennisée à Châteauneuf, le 11 février 1961, avec la présence du cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, et de six autres évêques. On sortait vraiment de la sphère privée ! Des discours furent prononcés, qui rendaient grâce à Dieu de cette œuvre, en montraient bien la nouveauté, et mettaient à sa source la prière de Marthe. Un Père de Foyer témoigna en disant : « Nous avons vécu et nous vivons encore en toutes nos retraites ce phénomène étonnant d'Église primitive qui se nomme "Paraclyse", où nous voyons l'Esprit de Jésus envahir des esprits d'homme et les transformer en feu et en lumière. Nous assistons d'évidence à la manifestation de Celui que le Canon de la messe appelle bien le Dieu vivant et vrai... et, confondus par ce témoignage de force qui passe à travers notre faiblesse, nous pensons, émerveillés, à la richesse de la source obscure, dont le sang, versé mystérieusement, blanchit les âmes et les habille du vêtement de l'Agneau. » Il faisait allusion, bien entendu, aux Passions de Marthe.

Le discours du cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, fut très significatif. Il avait été longtemps réservé à l'endroit de l'Œuvre. Sa présence marquait donc une évolution officielle considérable. Il était allé voir Marthe qui était en train de vivre la Passion et

s'était associé à sa prière. Il déclara notamment : « Aujourd'hui, j'ai vécu... une grande journée de mon épiscopat. Je songe à celle dont tout le monde a parlé, dont je parlerai très peu, et vous devinez bien pourquoi. Vous savez mon sentiment, cher Père Finet, et vous savez combien j'ai eu toujours de la vénération, sans l'avoir jamais vue, pour celle qui a été, on peut dire, à l'origine spirituelle de tout le bien qui se fait ici. Alors je bénis le Bon Dieu de penser que, une fois de plus, il a pris un instrument si humble, si pauvre, une petite paysanne de ce pays, comme la Sainte Vierge à Lourdes avait choisi une petite paysanne de Bartrès qui s'appelait Bernadette. »

## **5. – La formalisation du charisme**

En 1973, parut un document émané des Foyers, précisant leur charisme. C'est un texte important dans l'histoire de l'Œuvre. Les Foyers y étaient définis comme

une communauté de laïcs, hommes et femmes, qui, à l'exemple des premiers chrétiens, mettent en commun tous leurs biens matériels, intellectuels et spirituels pour vivre dans le même esprit leur engagement et réaliser, avec Marie pour Mère, une véritable famille chrétienne, sous la conduite d'un prêtre, le Père, dans un incessant effort de charité dans leur vie spirituelle et de travail, pour porter un témoignage de lumière, de charité et d'amour, dans le monde d'aujourd'hui.

Les points forts de leur vie étaient soulignés : l'amour de Marie par laquelle on renouvelait chaque jour sa consécration à Jésus, l'importance de l'Eucharistie quotidienne prolongée par la prière personnelle et communautaire, l'unité et l'amour fraternel dans la diversité, la mission d'enseignement et d'accueil des Foyers.

Cependant, on n'avancait pas sur la question des statuts. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# 1. – La présentation

Marthe voulait d'abord savoir à qui elle avait affaire. Elle ne se contentait pas en général d'un simple état civil, mais elle désirait aller plus loin et bien situer ses interlocuteurs dans leur vie concrète et leurs centres d'intérêt. « Marthe écoutait, posait des questions. Elle était très, très concrète. Un peu comme la grande Thérèse, paysanne, les pieds sur la terre... Elle était vraiment intelligente. Elle posait toujours les questions pertinentes et essentielles en peu de mots... Elle finissait par avoir une grande étendue de savoir, à force d'avoir posé des questions courtes, mais pertinentes. »

On était généralement touché de cet intérêt de Marthe : « Ce qui m'a le plus frappé... c'est sa façon toute simple de parler, de poser des questions de toutes sortes sur ma famille : combien j'avais de frères et sœurs, de quel milieu j'étais et même si nous avions des poules. » « J'ai perçu Marthe... s'intéressant aux questions apparemment banales, insignifiantes, ce qui révélait de sa part une grande perspicacité. » À une étudiante à Lyon, elle demandait si sa chambre était bien chauffée, quelle était la couleur du papier de celle-ci. À une sage-femme, elle demandait des détails concrets de son métier, elle voulait savoir par exemple les motivations précises des femmes qui demandaient l'avortement.

Sa curiosité semblait immense, y compris dans les domaines où on l'aurait jugée incompétente. À un polytechnicien, elle demandait : « La fission, c'est quoi ? » Elle sollicitait un professeur à l'université de Genève de lui parler de ses travaux sur la résonance magnétique nucléaire. À un ingénieur des pétroles, elle demandait le diamètre de l'oléoduc en construction dans la vallée de la Galaure, et elle n'était pas d'accord avec lui

sur ce point : en fait c'est elle qui se révéla avoir raison. Avec un intellectuel elle parlait de la stérilité du « culturellement correct » régnant dans son pays. Un aumônier au Maroc disait : « Quand je lui ai parlé des musulmans, j'ai été frappé de son intérêt pour eux ; elle en avait reçus », etc. On la sentait très informée. Un religieux de Sénanque venu la voir de la part de son supérieur disait : « J'ai été frappé de constater au cours des conversations à quel point elle était au courant des situations et des personnes, non sans faire parfois, cependant, quelques confusions. » L'un des domaines où elle excellait était Châteauneuf et la vallée de la Galaure. Elle connaissait très bien ce qui s'y passait. « Elle savait tout ce qui se passait dans le village... Elle avait conservé ses relations de jeunesse, du moins avec celles qui étaient restées dans le pays. Une partie des conversations de Marthe portait sur les amies. Elle s'intéressait à tout ce qui concernait les personnes. On lui rapportait tout dans les détails. Mais elle le savait déjà. On apprenait chez elle bien des nouvelles. » Le maire de Châteauneuf lui-même était frappé de sa compétence dans ce domaine.

Si on avait déjà vu Marthe, elle se rappelait en général la conversation précédente, même si celle-ci avait eu lieu des années auparavant. Parfois, il lui fallait un petit temps pour se situer. Parfois, elle pouvait avoir des lacunes. Mais le plus souvent elle manifestait une mémoire inouïe : « Elle avait une extraordinaire mémoire. Par exemple elle me demandait des nouvelles de tous les membres de ma famille, se rappelant ce que je lui avais dit, alors qu'entre-temps elle avait reçu beaucoup de monde. » Elle avait « une mémoire du tonnerre, à se souvenir de tous les gens qu'elle avait vus, de tous les enfants de ces personnes, de tout ce que j'ai pu lui dire pendant sa vie... Elle se souvenait de ce qu'on lui avait dit dans l'avant-dernière

visite. » Elle pouvait interroger un enseignant sur des cours dont il lui avait parlé des années auparavant. Elle pouvait même rappeler des circonstances que l'on avait oubliées.

Ce qui était plus surprenant, c'est quand elle évoquait des choses qu'elle ne pouvait pas normalement savoir. Une mère de famille de Moulins, qui avait rencontré Marthe plusieurs années auparavant, eut la surprise de l'entendre demander des nouvelles, nominalement, de ses enfants nés dans l'intervalle. « Une personne... qui avait fait des hautes études médicales, une intelligence supérieure qui faisait des conférences... m'a dit : "Je n'ai pas pu parler." Marthe lui avait dit tout ce qu'elle faisait. »

## **2. – Le cas à traiter**

On passait ensuite à l'exposé du cas. Parfois on avait du mal à parler. « Vous portez un souci ? » disait-elle pour engager le débat. Elle s'en faisait bien préciser les tenants et aboutissants si c'était nécessaire, toujours avec des mots simples et en visant l'essentiel. Tout bavardage était banni. Souvent, on se trouvait devant des situations compliquées. On se demandait comment on allait pouvoir les lui présenter. Or les choses venaient très clairement. C'est comme s'il y avait eu une grâce de lumière dans la chambre même, perceptible dans l'intelligence de celui qui parlait. Elle avait une manière d'écouter particulière. On ne se sentait absolument pas jugé. Elle accueillait les choses telles qu'elles étaient, avec un préjugé favorable, positivement, sans méfiance ni filtre. Il arrivait cependant que l'on se perde parfois un peu dans le propos. Elle disait alors avec sa petite voix : « Je ne comprends pas », mais sans ironie ni agacement. Souvent, on sentait chez elle une lucidité exceptionnelle : « J'ai eu la nette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et Marthe m'a répondu : «Oui, il se nourrit de sa substance.»... Voilà la réponse sublime que j'ai eue. » Une autre raconte : « Un jour que j'ai dit à Marthe que j'avais commencé un livre de Marie d'Agréda, Marthe me l'a déconseillé parce qu'il y avait trop de merveilleux : «Il y a des anges à tous les tournants, il vaut mieux lire des livres de théologie.» » La règle de vie de l'Institut du Nid du Père Talvas a été mise au point en grande partie lors d'un séjour du fondateur à Châteauneuf, et en tenant compte des conseils de Marthe, qui aimait tant les victimes de la prostitution.

Dans ces conseils spirituels, il y avait la volonté que les personnes se convertissent si cela était nécessaire. « Avec tel ou tel des retraitants, Marthe avait trouvé le petit déclic très simple qui les invitait à une conversion. Témoin ce cadre supérieur de l'industrie pétrolière qui vivait tout entier pour son travail. Elle lui a posé une ou deux questions précises et simples sur son foyer et c'est à partir de ces questions-là qu'il a remis un certain nombre de choses en question au cours de sa retraite. » Parfois, Marthe ne donnait pas un conseil, mais exprimait seulement une réaction. Nous avons rapporté en commençant le cas de ce jeune homme à qui ces simples mots : « Et pourtant... » ouvrirent le chemin de la foi <sup>57</sup> .

## **4. – Conseils divers**

On interrogeait Marthe un peu sur tout : l'orientation des enfants, les problèmes de la ferme, de la famille. On ferait des livres entiers avec les conseils de bon sens qu'elle donnait aux uns et aux autres.

Mais elle donnait aussi des conseils que l'on n'avait pas sollicités. Par exemple elle poussait à évangéliser : à une

professeur de musique qui lui disait qu'il était difficile de parler de Dieu dans un établissement d'État, elle répondait : « Parlez-leur en particulier » et, à sa sortie : « Que c'est beau ces apôtres qui évangélisent dans des endroits difficiles. » Dans un domaine tout différent : « En 1970, Marthe m'a conseillé de chercher du travail en province, près de mes parents. "Mais où habitent donc vos parents ?... Vous pourriez aller à Tours. Votre sœur se marie, ils vont être bien seuls." » À plusieurs reprises, elle a conseillé à des enseignants, à des prêtres, d'aller au-delà du rideau de fer, d'entretenir des contacts, de ne pas avoir peur, de soutenir non seulement les catholiques, mais aussi les orthodoxes. Cela a pu avoir des conséquences importantes par la suite.

Parfois, ses conseils étaient inapplicables sur le moment, alors elle priait : « Notre fils Dominique âgé de dix-huit ans avait malgré nous pris toutes ses dispositions pour aller faire seul un voyage en Hollande. C'était plus que jamais la mode en cet après 68... Nous savions tous les dangers qui... guettaient un garçon timide et bien naïf encore. Le Père Colon, animateur de la retraite, nous avait dit : "Il faudra en parler à Marthe." Elle nous écouta et prolongea le silence un moment. Nous pensions que c'était pour réfléchir, mais nous avons su depuis que c'était le silence d'une intense prière intérieure. Puis elle nous dit : "Il ne faudrait pas que ce voyage se fasse." Ce à quoi nous objectâmes que Dominique était sûrement en route étant donné qu'il était prêt à partir lors de notre départ pour Châteauneuf. Elle n'ajouta rien et la visite se termina par la récitation en commun du Notre Père, Je vous salue Marie et Gloria. Or quelle ne fut pas notre stupéfaction à notre retour à N. de retrouver notre fils à la maison : "Tu n'es donc pas parti pour la Hollande ? – Oh ! non." Et ce fut tout. »

Ses conseils ont été nombreux pour accompagner les deuils, les souffrances diverses. Elle gardait toujours le bon sens, même dans l'épreuve : « Mon fils Pierre est devenu sourd à l'âge de quatre ans. Marthe a été au cœur du problème. Elle nous a beaucoup soutenus moralement, nous disant que si notre fils devait être guéri, ce serait par la science, qu'il ne fallait pas compter sur un miracle mais que nous aurions des compensations. Nous avons donc fait tout ce qui était possible pour sa guérison, et maintenant Pierre a une très bonne situation. »

À partir des années 1970, Marthe se trouva de plus en plus confrontée à la question de l'avortement. Elle était très sensible à cette question. Quand on lui expliqua qu'à Lyon un grand hôpital avait équipé tout un étage pour pratiquer des avortements, elle dit : « C'est un vrai abattoir... On s'indignera devant tous ces morts à la guerre et on laisse massacrer ces petits innocents. Va-t-on trouver cela normal ? Non ! On ne peut pas trouver cela normal... Et ils souffrent, ces petits. » Elle pensait aussi beaucoup aux parents des enfants avortés, et elle croyait qu'au Ciel ces enfants priaient pour eux : « Mon Père, ces enfants, ce sont les sauveurs de leurs parents. » Même au sein de l'injustice la plus grande, elle conservait l'espérance.

## **V. – L'intercession de Marthe**

Un autre registre des rencontres avec Marthe concernait l'intercession. En général, Marthe priait avec les visiteurs et disait explicitement qu'elle les prenait dans sa prière. Mais parfois on lui demandait son intervention auprès du Ciel de façon pressante, explicite, pour des cas plus difficiles. Cela a été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

celle-ci alla remercier Marthe de sa prière : « Elle a été émue quand elle a vu Marthe. Elle a promis d'aller en pèlerinage à Lourdes, ce qu'elle a fait quand elle a eu l'argent nécessaire. » Marthe demandait à connaître l'évolution de la santé des malades pour qui elle priait. Elle disait : « On me demande souvent d'intercéder, mais on oublie de me tenir au courant de la suite. » « Les grâces ont été si nombreuses, disait Gisèle Signé, que je ne peux m'en souvenir. »

## **II. – Le visiteur du soir**

L'académicien Jean Guitton a donné à un chapitre de son livre sur Marthe Robin ce titre que nous reprenons <sup>58</sup>. Il s'agit d'un personnage important : Paul-Louis Couchoud (1879-1959). Jean Guitton en a dressé un portrait très intéressant.

### **1. – Paul-Louis Couchoud**

« Il y avait alors en France le plus libre des libres penseurs, un incroyant radical, un négateur doux et paisible, absolument sûr de son hypothèse, disciple de Spinoza, sur lequel il avait écrit. Paul-Louis Couchoud, philosophe, exégète, médecin, avait étudié avec rigueur la logique immanente aux problèmes que l'intelligence pose sur Jésus. Il est connu pour avoir été le conseiller d'Anatole France, le fondateur d'une collection "antichrétienne" chez Rieder, l'organisateur au Collège de France du Jubilé en l'honneur de Monsieur Loisy. » Agrégé de lettres, docteur en médecine, Couchoud avait fait, au début du siècle, un long voyage en Asie grâce à une bourse de la Fondation Kahn. Il en avait ramené la forme poétique du haïku,

alors inconnue en France et fut avec ses amis, les peintres André Faure et le sculpteur Albert Poncin, le premier Français à composer ce type de poèmes. Il avait à la fois un enseignement à l'École pratique des hautes études et un service de médecine à l'hôpital de la Salpêtrière. C'était un homme qui jouissait alors d'un prestige considérable, particulièrement dans les cercles rationalistes. Il disait : « J'ai rencontré chez Anatole France les plus grands esprits de ce temps. » Il représentait en France l'équivalent de la critique biblique la plus radicale en Allemagne 59 .

« Son originalité, affirmait Guitton, est de n'avoir jamais admis l'existence historique du Nazaréen. Que de fois m'a-t-il dit avec son doux sourire de sphinx : "J'admets tout dans le Credo... sauf *sub Pontio Pilato*." En même temps, il me disait avec un air grave, profondément attentif, presque douloureux : "Jésus est le plus grand existant de la terre. Que de gens, depuis deux mille ans, sont morts pour lui ! En ce moment, que d'âmes ne vivent que par lui !" Mais il n'en restait pas à la pure critique. Il savait bien que "pour adhérer aux Évangiles dans leur sens historique, il faut avoir la foi, et celle-ci n'est pas en mon pouvoir". Il avait aussi un sens aigu des souffrances humaines. Il avait cherché une solution au problème de la souffrance dans le bouddhisme, mais il en était arrivé à penser que la mystique chrétienne était supérieure, à cause de son attention à la souffrance humaine. Il me citait cet adage : "Si la souffrance est trop dure, le Christ avec toi l'endure." Hélas ! ce Christ historique n'avait pas existé ! »

Pourtant, il restait intéressé par les phénomènes mystiques, et spécialement les stigmatisés. Il avait traité, à l'hôpital de la Salpêtrière, des cas de folie mystique, et il croyait savoir des choses à ce sujet. Habitant Vienne, non loin de Châteauneuf, il

conçut le désir de visiter Marthe. Le Père Finet, qui connaissait sa réputation, lui en refusa l'accès. Il tenta alors de passer par son ami et collègue Jean Guitton, professeur de philosophie à la Sorbonne. Mais Guitton jouissait alors de la réputation d'un catholique « progressiste », et le Père Finet repoussa l'un et l'autre. Finalement, Jean Guitton, qui connaissait le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, passa par lui, et le Père Finet fut obligé d'ouvrir la porte. « Alors entre Marthe et Paul-Louis se tissa lentement une amitié très tendre, celle qui liait sans doute le plus grand athée de l'exégèse avec la mystique la plus singulière. »

## **2. – Marthe perçue par Couchoud**

Couchoud, qui avait fréquenté les plus grands esprits de son temps, fut très impressionné par l'intelligence de Marthe. Il se livra aussi à une analyse de sa relation au Père Finet, et il en fit le récit à Jean Guitton, récit que celui-ci nota le soir même. Laissons donc la parole à Couchoud :

« Cette petite paysanne est une femme supérieure. Ce qui m'a frappé dès notre première rencontre, et plus encore à ma seconde visite. La maladie a concentré Marthe... Marthe ne dort pas. Elle pense donc sans arrêt. Elle est un cerveau – peut-être un des cerveaux les plus exercés de notre planète.

« Elle n'est que cerveau, mais c'est un cerveau réfléchi. Quand je dis qu'elle “réfléchit” ou qu'elle “médite”, je prends ce mot dans le sens le plus original. La plupart d'entre nous disent qu'ils réfléchissent ou qu'ils pensent, ou encore qu'ils prient, mais leur pensée est un vague rêve ; leur prière n'est pas une méditation : c'est un ronronnement. Marthe approfondit. Et cette petite paysanne française a longuement réfléchi aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suggérer ? – Je mettrais bien : *Si le grain de blé...*” Marthe me répondit d’une voix dans laquelle je percevais son sourire : “Oh ! Vous savez, les gens vont prendre ça pour un traité d’agriculture !” Je répliquais : “J’aurais bien donné : *Lumière dans ma nuit*, mais cela a déjà été donné pour la biographie de Miss Helen Keller. – Dommage, répondit-elle. C’eût été si bon.” Puis elle ajouta : “Au fait, quel titre aviez-vous mis ?” Embarrassé, je lui réponds : “Oh ! Vous savez... j’ai mis : *La vie est belle à en crever.*” Marthe éclata de rire : “Ah ! Ça c’est bien vrai, la vie est belle à en mourir.” Oh ! Ce rire de Marthe. »

Une autre fois, elle lui déclara avec affection : « Vous savez, je vous aime bien ! »

\*

En traitant des amitiés de Marthe, nous entrons dans le domaine de la délicatesse de l’amour. On sent bien qu’on est comme à la lisière de quelque chose de très beau, mais qui demeure cependant assez secret. Nous savons peu de chose ; nous en percevons davantage. L’historien ne peut que s’arrêter devant ce mystère.

# Chapitre XIV

## Pour le renouveau de l'Église

Les années 1948-1978 sont marquées par une évolution considérable de l'Église catholique qui va devoir prendre des positions nouvelles face au monde contemporain. L'Europe et la France en particulier sont au cœur de ce processus qui a des aspects positifs et d'autres plus dramatiques. Fille de l'Église, Marthe est attachée à ce que la foi soit proposée à tous. Elle a connu dans son enfance, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la pression anticléricale à Châteauneuf même. Elle veut donc un renouveau de l'annonce de la foi, mais elle sait que celui-ci passera nécessairement par un rajeunissement de l'Église. C'est à celui-ci qu'elle veut travailler de tout son cœur. Elle parle de l'Église avec amour. Un visiteur témoigne : « Ma rencontre me révéla, au-delà des mots eux-mêmes, la joie que Marthe éprouvait à parler de l'Église et à éveiller dans son visiteur l'amour de l'Église. »

### **I. – Marthe Robin et les grands problèmes de l'Église de 1948 au concile Vatican II**

La période à laquelle nous parvenons ne constitue pas un ensemble uni. Elle est formée d'éléments très différents, qui doivent être examinés séparément.

# 1. – Les défis posés à l'Église au lendemain de la guerre

Au lendemain de la guerre, le catholicisme en général, et le catholicisme français en particulier, constitue un bloc imposant. Les prêtres, les religieux et religieuses sont nombreux, la pratique est élevée. En France, où il y a 38 000 villages, il y a pratiquement un prêtre dans chacun, à moins qu'il ne soit minuscule. La vie contemplative est florissante : il y a 120 carmels dans le pays, 100 monastères bénédictins, et tous ont des entrées. La France continue à envoyer des missionnaires dans le monde entier. Mais la société a été très ébranlée par le conflit. De nouvelles questions apparaissent, de nouvelles idées se font jour, comme le marxisme ou l'existentialisme, qui ont un pouvoir dissolvant. Par ailleurs, la France fait un effort considérable pour améliorer sa situation sociale et politique. La natalité redémarre très rapidement. L'expansion économique, grâce au travail de tous, devient considérable. Les années que nous étudions sont, sur le plan économique, la période des « Trente glorieuses », où le taux de croissance est en général de 4 à 6 % par an. La France devient tout à coup un pays riche. Le niveau de vie augmente considérablement. Or cela aussi peut être dissolvant pour la foi : on peut en effet en profiter pour se cantonner dans l'égoïsme, dans le plaisir, dans la jouissance. La foi et la pratique de la vie chrétienne sont donc menacées de tous côtés.

Marthe est une des premières à comprendre que, si le catholicisme reste statique, immobile, il ne pourra pas faire face. Les défis sont trop grands pour être surmontés simplement avec le système ecclésiastique en place. Il faut donc le faire évoluer, aller vers une autre forme d'Église. Mais comment ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De son côté, le Renouveau charismatique est né aux États-Unis où il commença à être adopté par les catholiques en 1967. Il fut connu en France à partir de 1970. Étant au départ d'origine protestante, et adoptant des formes de prière originales, il fit l'objet de réserves et de suspicions. Cependant quand un jeune dominicain français, Albert de Monléon, qui fut le premier à écrire sur le sujet en France, vint trouver Marthe Robin, celle-ci l'accueillit positivement et l'encouragea. Quelques années plus tard, plusieurs centaines de groupes de prière du Renouveau seront présents en France. « L'avenir de l'Église sera dans les groupes de prière », dit Marthe, qui incite de plus en plus souvent les chrétiens à y participer pour ne pas demeurer seuls.

La venue du Renouveau charismatique en France se combine avec la création de nouvelles communautés dont certaines (presque une quarantaine) se placent dans sa mouvance, mais d'autres (environ 80) appartiennent à d'autres formes spirituelles. Le catholicisme français, que l'on croyait mourant, se trouve ainsi brusquement renouvelé en partie. Or, quand on regarde l'histoire de ces communautés nouvelles, on s'aperçoit que la présence de Marthe et des Foyers y est considérable.

D'abord, les Foyers de Charité sont un exemple. Ils diffusent une vision du christianisme positive, cohérente avec le Concile, liée à la tradition de l'Église, aimant le monde mais sans en être esclave. Un grand nombre de fondateurs, de membres des communautés nouvelles ont fait des retraites en Foyer. Ils s'y sont parfois convertis. Globalement, ils adoptent la théologie qui y est enseignée. Sur un point précis : le rapport avec la Vierge Marie, la filiation de beaucoup avec les Foyers est évidente, particulièrement par le biais de la consécration à Jésus par Marie. On peut dire sans nulle exagération que la dévotion mariale a été largement renouvelée en France par les

communautés nouvelles, et que celles-ci le doivent d'abord aux Foyers. En outre, les Foyers ont fait la démonstration qu'il était possible de faire vivre et travailler ensemble pour l'œuvre de Dieu des prêtres, séculiers et réguliers avec des hommes et des femmes consacrés. Cette intuition va être reprise par une partie des communautés nouvelles.

En second lieu, Marthe Robin a rencontré plusieurs fondateurs et fondatrices de nouvelles communautés. Son influence sur eux a cependant été très variable. Citons parmi les communautés avec qui elle s'est ainsi trouvée en rapports : l'Emmanuel, les Béatitudes, la communauté Saint-Jean, l'Arche de Jean Vanier, Notre-Dame de la Sagesse, la Fraternité monastique de Jérusalem, les Petits Frères de Marie Mère du Rédempteur, les Petites Sœurs de Nazareth, les Missionnaires de Notre-Dame, l'Office culturel de Cluny, les Chanoines réguliers de Champagne-sur-Rhône, la Fraternité Bethléem-Saint-Benoît, le Foyer Marie-Jean, la communauté Nouvelle Alliance, les Petites Sœurs mariales d'Israël et de Saint-Jean. Il faudrait ajouter l'œuvre d'éducation de l'Eau Vive. Après sa mort, d'autres communautés se mettront sous sa protection, comme le Verbe de Vie. Il n'est pas étonnant qu'elle soit tellement connue dans ce milieu<sup>76</sup>. Il faudrait sans doute un livre entier pour traiter de l'influence de Marthe dans ce domaine. On se contentera de quelques notations.

La communauté de l'Emmanuel est aujourd'hui la communauté charismatique la plus importante au monde. Reconnue de droit pontifical, elle est présente dans 70 pays du monde. Elle avait été fondée en 1972 à Paris par Pierre Goursat (1914-1991) et Martine Laffitte (aujourd'hui Catta), dans la mouvance du Renouveau charismatique. Pierre Goursat eut du mal à accepter d'être responsable de la communauté. C'était un

homme extrêmement humble, qui ne se sentait pas à l'aise dans cette responsabilité. Il y eut une période pénible pour lui et pour son entourage. Il alla voir Marthe Robin : « On vous y a mis, restez-y, lui dit-elle ; et quand on ne voudra plus de vous, on vous le dira. » Cette parole rassura entièrement Pierre. Il prit en main l'expansion de la communauté, et fut un remarquable responsable. Marthe intervint aussi en une autre circonstance. L'Emmanuel redécouvrait, depuis 1975, la grâce du Cœur de Jésus à Paray-le-Monial, petite ville bourguignonne où le Christ apparut au XVII<sup>e</sup> siècle à sainte Marguerite-Marie Alacoque en lui révélant les secrets de son amour. Au cours d'une rencontre, Pierre Goursat dit à Marthe que Paray allait devenir le centre de l'Emmanuel : « Dites plutôt le cœur », déclara Marthe. Cette phrase se révéla en effet pleine de sens par la suite<sup>77</sup>. Marthe exerça aussi une influence sur plusieurs des premiers membres de la communauté. Ainsi François Malcor, qui fut un des cinq premiers membres, comprit à Châteauneuf-de-Galaure à quel point une vie communautaire était nécessaire pour elle. Claude et Danielle Proux, le premier couple de la communauté de l'Emmanuel, étaient liés à Marthe et se posaient la question d'entrer dans les Foyers. Marthe n'y était pas opposée. Mais, quand ils comprirent que leur place était à l'Emmanuel, Marthe se montra beaucoup moins directe dans son accompagnement. Elle leur disait que, maintenant, quand ils avaient des questions, ils devaient s'adresser à leurs responsables. Mais elle les suivait dans son intercession : « Je vais prier pour que l'Emmanuel évangélise avec joie », leur disait-elle.

La communauté des Béatitudes, elle aussi reconnue maintenant de droit pontifical, répandue dans le monde entier, est l'une des créations les plus originales de ces dernières années. Elle doit son origine à un groupe de protestants du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rappelons-nous que la maladie ne la lâcha jamais et évolua constamment. Elle souffrait de sa position inconfortable dans son lit, d'autant plus que, peu à peu, un trou s'était creusé dans son sommier. On ne s'en aperçut qu'après sa mort. Elle souffrait chaque semaine la Passion, dont les conséquences s'étendirent de plus en plus dans son organisme : alors qu'au début, elle commençait à en sortir le samedi, elle finit par ne plus « revenir » que le lundi. Elle souffrait aussi de ne pouvoir bouger, et il n'est pas étonnant qu'elle ait saisi toutes les occasions de le faire quand la maladie le lui permit. Très rarement, des retraitants virent comme un mouvement de bras sous ses draps. Dans ces périodes où ceux-ci « refonctionnaient », elle tenta de bouger un peu dans sa chambre en se traînant et en s'appuyant sur eux : situation très humiliante d'une infirme avançant par terre. Il n'est pas étonnant non plus qu'elle ne l'ait fait que seule, la nuit. Marthe souffrait aussi de la fatigue qu'imposaient les visites, les longues séances d'écoute des lettres et de dictée des réponses. Certains soirs, elle était exténuée. Parfois, elle le confia. Les témoins remarquèrent aussi qu'à certaines périodes sa voix était affaiblie. Ils revenaient plus tard et trouvaient au contraire une voix affermie, forte. Qu'est-ce qui avait motivé ces temps d'affaiblissement de Marthe ?

Marthe ne se nourrissait pas. Elle le disait elle-même. On ne lui préparait pas de repas. Il y avait bien dans sa chambre des fruits, mais rien ne disparaissait. Le Père Finet affirme qu'elle ne dormait pas. Un jour qu'il disait cela devant Marthe, elle lui répondit : « Oh, Père, je dors en Dieu. » Le Père Colon estimait qu'elle avait une forme de compensation pendant ses longues extases. Elle ne vivait que de l'hostie. Elle était donc maintenue en vie par Jésus pour la mission qui était la sienne. Mais son

existence physiologique était réduite. On le verra quand nous expliquerons comment le corps a été trouvé au moment de sa mort.

Pourtant, Marthe avait des besoins. Un être communique avec le monde extérieur par son corps, c'est-à-dire par ses cinq sens. Marthe avait besoin de vivre. Elle avait besoin de contacts avec l'extérieur. Aussi, comme les grands malades, a-t-elle développé au maximum les sens dont elle pouvait disposer. Commençons par l'odorat. Marthe semble avoir eu l'odorat fin, et elle y attachait de l'importance. Il faut se rappeler que les fermes d'autrefois ne constituaient pas un univers aseptisé. Elles dégageaient des odeurs fortes : odeur des bêtes, odeur des foins, odeur des hommes, odeur de la pluie sur l'herbe ou sur la terre, odeur des fruits. L'odorat des ruraux était habitué à décrypter ces odeurs, à analyser les saisons en fonction d'elles. On savait bien par exemple qu'à la fin de l'automne les odeurs de la terre diminuaient d'intensité. On savait reconnaître les premières odeurs du printemps, celles suscitées par les pluies d'été et d'automne, etc. Cela explique que Marthe ait été très attentive aux odeurs : « Elle appréciait beaucoup les odeurs, car elle avait l'odorat très développé. » « Marthe aimait beaucoup l'odeur de certains fruits (pêches, fraises, pommes, citrons...). » On les mettait dans une corbeille près de la tête de son lit. Elle avait une prédilection pour l'odeur des fraises. On lui apportait les premiers fruits de la ferme. Elle ne pouvait pas les manger, mais elle les sentait. Elle aimait aussi beaucoup l'odeur du café. Le Père Finet lui en faisait respirer quelquefois. On mettait aussi des fleurs dans sa chambre, « mais à condition qu'elles n'aient pas une odeur forte qu'elle n'aurait pas pu supporter ». « Quelquefois, dit une des personnes en service chez elle, elle nous faisait asperger la chambre avec de l'essence de lavande. »

Marthe semble avoir eu l'oreille particulièrement exercée. Comme elle ne pouvait discerner au mieux que des silhouettes, c'est par l'oreille qu'elle pouvait situer ses interlocuteurs. Leur manière de parler la renseignait sur leur niveau humain et social, leur ouverture, leur réserve, ou leurs tensions. Son oreille et sa voix étaient comme ses instruments de travail. Elle aimait beaucoup le chant. Quand il se présentait quelqu'un de compétent, elle lui demandait de chanter pour elle. Elle appréciait beaucoup les chants des enfants des écoles. Son oreille la mettait en communion avec la nature grâce au bruit du vent, de la pluie, des travaux de la ferme.

Le sens du goût avait entièrement disparu pour Marthe. Il ne faut pas penser qu'elle s'en accommodait facilement. Parfois, pour se consoler, elle aimait proposer des menus. Jusqu'à la fin de sa vie elle est restée très attentive aux questions alimentaires, ce qui suppose que sa mémoire gustative n'avait pas été détruite. Pour le toucher, vu son état, elle ne pouvait pas beaucoup l'exercer. Elle était d'autant plus sensible aux occasions de le faire. Elle aimait être embrassée et embrasser. Elle aimait le contact avec les bébés que l'on mettait près d'elle dans son lit. On apportait parfois aussi dans sa chambre des poussins, chevreaux, ou lapins qui venaient de naître. Elle retrouvait là le contact avec la ferme, avec la terre.

## **2. – L'inédie**

Personne n'a jamais vu Marthe manger. Peut-être aurait-elle pu accéder aux fruits dans la chambre, encore que cela ne soit nullement assuré, mais on n'en a pas trouvé de traces. Rien ne montre qu'elle ait bu, aucune trace n'en a été décelée. Cela posait naturellement question. Pour certains c'était de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quatrième partie  
LA MORT DU JUSTE

# Chapitre XVI

## Les dernières années et la mort de Marthe (1979-1981)

Quand on étudie l'histoire de l'Église, on s'aperçoit que les grandes communautés connaissent tôt ou tard une période de difficultés, voire de crise. Ce n'est pas le lieu de voir ici pourquoi, mais il s'agit d'une constante. Les Foyers n'ont pas été épargnés. Marthe a connu ce moment difficile, et elle est morte au milieu de ces événements.

### **I. – Un moment difficile pour les Foyers**

À la fin des années 1970, les Foyers de Charité représentaient dans l'Église un élément de stabilité et de confiance dans l'avenir. À Châteauneuf, le nombre de 4 000 retraitants par an avait été franchi depuis 1976. Certaines retraites du Père Finet touchaient plus de 300 personnes. La salle de conférences neuve était tout juste suffisante pour les accueillir. Cependant, tout n'avait pas été réglé pour l'avenir et le présent comportait des points de faiblesse.

#### **1. – Des éléments de faiblesse**

Les relations de Marthe et du Père Finet étaient, comme toujours, pleines de tendresse réciproque. Mais le volume de travail avait augmenté pour le Père. Des Foyers se créaient dans

le monde entier. Il fallait s'en occuper et, pour cela, se déplacer. Les préoccupations liées à ces fondations ainsi qu'aux retraits prenaient de plus en plus le temps et l'énergie du Père Finet. Un peu par la force des choses, il commença à moins s'occuper de Marthe, à moins lui parler, à prendre des décisions, même de conséquence, sans la consulter. « Je ne le vois plus mon père », dit Marthe. « Il est tellement las, dit-elle à propos d'une affaire, qu'on ne peut pas lui en parler ce soir. »

On a caractérisé le Père Finet en disant qu'il était à la fois « autoritaire et influençable ». Ces traits de caractère étaient le revers de son énergie et de son ouverture. Marthe était beaucoup plus souple que lui et en même temps elle avait davantage de distance. Elle équilibrait parfaitement le Père Finet quand ils se tenaient en liaison constante. Mais quand celle-ci se relâcha, les points faibles du Père apparurent davantage. Sa relation confiante avec les autres Pères de Foyer s'affaiblit, la correction fraternelle à son égard disparut. Le Père Finet devint presque intouchable. Certaines fondations de Foyers furent décidées trop vite : « Ne prenez pas encore de décision, Père, ce n'est pas mûr », disait Marthe sans être suivie. Une fois, elle s'écria : « Mais pour une fois, écoutez-moi ! »

Par ailleurs, beaucoup d'évêques ne savaient pas trop comment se situer dans la tourmente qui frappait alors l'Église. On les sentait inquiets, hésitants devant les orientations à prendre. Aussi une méfiance s'instaura-t-elle parfois à leur égard. Il arriva même que des Foyers soient fondés sans les consulter, ce qui provoqua des réactions. Mais par contre, le Père Finet commença à écouter des conseillers extérieurs aux Foyers dont le brillant le séduisit.

Marthe se rendit compte de la situation et, chose extraordinaire, elle s'en plaignit à quelques personnes. Elle leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Évangile : « Si le grain ne meurt <sup>9 1</sup> ... » La fécondité de Marthe ne devait pas s'arrêter avec son décès.

# Chapitre XVII

## La vie continue

Pour les « saints », la vraie vie commence après la vie. C'est alors que leur influence se révèle vraiment, qu'elle est la plus grande. Le meilleur exemple en est donné par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, morte inconnue dans le carmel de Lisieux en 1898 et dont la publication de *l'Histoire d'une âme* déclencha un « ouragan de gloire ». Marthe était déjà connue de son vivant. Mais on avait réussi à limiter les publications sur elle. Par contre, la nouvelle de sa mort se répandit comme une traînée de poudre. Elle amena beaucoup de personnes à la prier et à témoigner ensuite de la puissance de son intercession.

### **I. – Les obsèques de Marthe (12 février 1981)**

Le décès de Marthe fut en effet connu, dans les heures qui suivirent, dans la France entière. Tous les journaux en parlèrent, la télévision et la radio l'annoncèrent et lui consacrèrent parfois des émissions entières. Par le réseau des Foyers, la nouvelle parvint immédiatement aux extrémités de la terre. Les messages d'amitié et de condoléance qui parvinrent à Châteauneuf et aux Foyers, par tous les médias possibles, ne peuvent être comptés. On se rendit compte alors à quel point Marthe avait marqué les cœurs d'innombrables personnes, directement ou indirectement.

La dépouille mortuaire de Marthe avait été laissée dans la petite chambre de sa ferme. On se succéda jour et nuit pour prier devant elle. Le mardi 10 février en début d'après-midi, elle fut

mise en bière. À 15 heures, elle quittait la ferme et descendait à la chapelle du Grand Foyer. C'était quarante-cinq ans exactement jour pour jour et heure pour heure après la première rencontre de Marthe et du Père Finet. Des centaines de personnes se succédèrent devant le cercueil qui disparaissait sous de magnifiques fleurs. Le Père Finet venait prier dans la chapelle : il était impressionnant à voir dans sa douleur, mais aussi dans sa dignité.

Les obsèques se déroulèrent le jeudi 12 février. Ceux qui y ont participé ne pourront jamais l'oublier. Des milliers de personnes avaient envahi plusieurs heures auparavant le grand sanctuaire, comble, où la prière ne cessait pas. Elles avaient débordé sur l'esplanade, dans le narthex, dans les couloirs. Tout avait été sonorisé. Il faisait une belle journée d'hiver. Les personnes venaient de la France entière, de toute une partie de l'Europe, en voitures, en trains, en cars spéciaux. Pas moins de 120 gendarmes avaient été requis pour assurer le service d'ordre sur les routes, dans les rues de Châteauneuf, aux abords du Foyer. Il n'y eut pas le moindre incident. Quatre évêques et plus de 200 prêtres concélébrèrent la messe présidée par Mgr Marchand<sup>92</sup>. On distribua 6 000 communions et l'on manqua d'hosties. La messe s'acheva par le chant du *Magnificat* et le *Salve Regina*. Puis, au milieu du cortège formé par la foule, le cercueil partit pour le cimetière de Saint-Bonnet, où se trouve la tombe familiale.

Il est impossible de décrire l'ambiance de la cérémonie. Il y avait une émotion intense, dominée par un sentiment de grande foi. On avait surtout l'impression de l'entrée de Marthe dans la gloire, comme si les cieux s'étaient ouverts. Des personnes qui ne la connaissaient pas, mais étaient présentes ce jour-là, la découvrirent, surprises. Ce fut le cas d'un prêtre journaliste de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marthe Robin a vécu la « sainteté », à sa manière, simple, humble, amicale. Elle a été la première sur une longue route qu'ont empruntée ensuite les membres de Foyers, laïcs et prêtres, les retraitants, tous ceux qui l'ont aimée et ont reçu son message. Marthe Robin n'est pas un cas mystique extraordinaire, comme on l'a parfois présentée. Ce n'est pas le problème. C'est une femme aimante, qui a vécu du Christ et voudrait que tous les hommes le connaissent. Elle invite non à participer à ses états mystiques, mais à la suivre dans son amour de Jésus. Cela n'est hors de la portée de personne, si on veut bien faire confiance à Dieu et se laisser faire par lui.



*Le paysage de Châteauneuf-de-Galaure (dans le fond le Vercors).*



*Le village de Châteauneuf vu depuis la vallée de la Galaure.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*Le Père Finet devant la porte de la ferme de Marthe.*



*Le Père Finet avec le Père Faure à la Plaine.*



*De gauche à droite : le Père Babolat, le Père Péchoud, Mgr Pic, le Père Beton, le Père Finet.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*Laetitia Van Hissenhoven et le Père Santamaria en Colombie vers 1965.*



*Le Père Michon prêchant dans la salle de conférences du Grand Foyer (2006).*



*La communauté de Châteauneuf et des membres de différents Foyers lors de l'Assemblée de juin 2005.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

62a. Jean GUITTON, *Le cardinal Saliège*, Paris, Grasset, 1957.

63. *Mon testament philosophique*, Paris, Presses de la Renaissance, 1997. Sa bibliographie complète fait plus de 90 titres.

63a. Jean GUITTON, *Portrait de Marthe Robin*, op. cit., p. 51.

63b. Ibid., p. 69.

64. Ibid., p. 83.

65. Le Général et Mme de Gaulle eurent une petite fille trisomique, Anne, qu'ils élevèrent avec amour. À sa mort, ils créèrent une fondation pour les enfants handicapés.

66. Ibid.

67. Ibid., p. 83-84.

68. Ibid., p. 92.

69. Ibid., p. 107.

70. Ibid., p. 226.

71. Post mortem, en quelque sorte, car ce témoignage a été écrit après le décès de Marthe.

72. Paris, Casterman, 1967.

73. Sous entendu : « qu'elle ne soit pas là ».

74. Cela ne signifie évidemment pas qu'elle voulait que les prêtres se marient, mais qu'ils soient entourés, et d'abord dans leur vie quotidienne et dans leur apostolat.

75. Cité dans Raymond PEYRET, Prends ma vie, Seigneur. La longue messe de Marthe Robin, Valence, Éd. Peuple libre - Paris, DDB, 2e éd., 1991, p. 229.

76. Olivier LANDRON, Les communautés nouvelles. Nouveaux visages du catholicisme français, Paris, Éd. du Cerf, 2004, p. 123-126.

77. Hervé-Marie CATTÀ et Bernard PEYROUS, Le feu et l'espérance. Pierre Goursat, fondateur de la communauté de l'Emmanuel, Paris, Éd. de l'Emmanuel, 1995, p. 58, 90-91, 232.

78. Frère ÉPHRAÏM, Les pluies de l'arrière-saison. Naissance d'une communauté nouvelle, Paris, Fayard, 1985, p. 80-81.

79. Cité dans Daniel ESCOULEN, Si le grain de blé ne meurt... Florilège de Marthe Robin, Valence, Éd. Peuple libre - Paris, DDB, 1996, p. 250.

80. Il a donné son témoignage dans : Marie-Dominique PHILIPPE, Les trois sages, Paris, Fayard, 1994, p. 485-573.

81. À ne pas confondre avec l'Arche de Lanza del Vasto.

82. Frère du précédent.

83. Cité dans D. ESCOULEN, op. cit., p. 236-237.

84. Certains n'étaient pas encore cardinaux quand ils allèrent chez elle.

85. Les sœurs tourières étaient, dans un monastère de clôture, des sœurs qui n'avaient pas fait d'études, ne participaient généralement pas au grand office liturgique, et assuraient les relations avec l'extérieur.

86. C'est-à-dire la vie communautaire, la vie religieuse.

87. Joachim BOUFLET, Bernard PEYROUS, Marie-Ange POMPIGNOLI, Des saints au XXe siècle : pourquoi ?, Paris, Éd. de l'Emmanuel, 2005.

88. Le passage qui suit repose sur une documentation considérable que nous résumons. On nous permettra, par discrétion, de ne pas citer le nom de la plupart des personnes concernées.

89. Aujourd'hui communauté des Béatitudes.

90. Henriette et Thérèse vivaient à la ferme et s'occupaient de la vie quotidienne de Marthe.

91. Tirée de l'évangile selon saint Jean, chapitre 12, versets 24-25 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui cesse de s'y attacher en ce monde la gardera pour la vie éternelle. »

92. À ses côtés : Mgr Vignancourt, archevêque de Bourges, Mgr Chabbert, archevêque de Rabat, Mgr Thien, ancien évêque

au Viêtnam ; le cardinal Thiandoum, archevêque de Dakar, était représenté par son vicaire général, l'abbé Seck.

93. Raymond PEYRET, Marthe Robin. La croix et la joie, Valence, Éd. Peuple libre, 1981.